

## LA REINE HORTENSE



DANS cette légendaire épopée napoléonienne, dont les glorieux ressouvenirs jettent comme un éblouissant reflet d'aurore sur les derniers jours du siècle, ternes comme un sombre crépuscule d'hiver, il est une figure séduisante entre toutes. Elle tient peu de place dans l'histoire, où elle n'apparaît que de loin en loin, comme une enchanteresse aux jours de fête, comme un ange consolateur aux jours de deuil....

Son nom, donné à une fleur, est le vivant symbole de cette adorable femme, qui reçut en partage tout ce qui charme, tout ce qui captive : la beauté, le talent, l'esprit, la bonté, et dont la vie s'effeuilla cependant en un long et douloureux roman, comme s'effeuille une fleur sous la tourmente.

Celle qui devait s'appeler la reine Hortense vint au monde à Paris le 10 avril 1782, avec les premières fleurs et les premiers rayons de soleil ; mais, pour cette fille du printemps, les fleurs devaient avoir bien des épines et le ciel bien des orages ! Son berceau même ne fut pas épargné. La discorde régnait, hélas ! depuis longtemps, au foyer des Beauharnais, et les menottes roses de la petite fille n'eurent pas le pouvoir qu'avaient eu celles de son frère aîné de rapprocher, au moins momentanément, deux cœurs entre lesquels de douloureux malentendus et de perfides insinuations avaient creusé un insondable abîme.

Malgré la légèreté de son caractère et les grisants succès mondains que lui valaient sa grâce incom-



parable, M<sup>me</sup> de Beauharnais souffrait très cruellement de la désunion de son ménage.

Avec la divination des natures aimantes, la fillette balbutiait à peine qu'elle semblait comprendre les chagrins de sa mère, son isolement de cœur, et rien n'était touchant, comme les effusions de tendresses dont elle l'enveloppait, lorsqu'elle la voyait en larmes et toute frémissante à la suite de scènes qui se renouvelaient de plus en plus fréquemment.

Dans de telles conditions, la vie commune devenait intolérable et, comme l'oiseau blessé revient à son nid, la pauvre Joséphine voulut retourner à son île natale. Pour M. de Beauharnais, ce départ était une délivrance; il y consentit donc avec empressement, laissant à sa femme la liberté d'emmener Hortense avec elle. Jamais la mère n'aurait consenti à se séparer de la mignonne créature qui, depuis cinq ans, était l'unique bonheur de sa vie.

Après avoir fait de tendres adieux à son beau-père, qui avait été toujours très bon pour elle, ainsi que la marraine de sa fille, la célèbre comtesse Fanny de Beauharnais, un des plus séduisants bas-bleus de l'époque, Joséphine se mit en route pour la Martinique.

Ravie de ne plus voir couler de larmes sur le cher visage maternel, la petite Hortense s'amusait de tous les imprévus d'un voyage dont son ardente et précoce imagination faisait un conte de fées en actions. Ce conte idéal se continua plus merveilleux encore chez sa grand'mère de la Pagerie.

La chétive végétation parisienne n'avait pu donner à l'enfant une idée de cette nature luxuriante, débordante de sève, et elle garda toute sa vie l'inoubliable vision de cette terre enchantée, sorte de paradis terrestre qui, pour elle et pour sa mère, allaient être bientôt le paradis perdu.

Dans cette douce retraite des Trois-Islets, les nouvelles de France arrivaient à de rares intervalles, et comme la plupart des relations de M<sup>me</sup> de Beauharnais étaient d'enthousiastes adeptes des idées nouvelles, rien ne lui faisait prévoir le terrible cataclysme dans lequel allait s'engloutir l'élégant et frivole dix-huitième siècle.

Mais voici qu'un soir, d'épouvantables clameurs arrivent jusqu'à elle... des flammes embrasent l'horizon, éclairant d'une lueur sinistre cette nuit des tropiques, faite pour l'indolence et pour le rêve.

Les violentes déclamations des énergumènes qui viennent de démolir la Bastille ont eu un retentissant écho de l'autre côté de l'Océan; les noirs, à peine émancipés, bondissent de leurs cabanes, assoiffés de vengeance contre ces blancs, qui, depuis si longtemps, les courbent sous un douloureux esclavage... La révolte éclate dans toutes les Antilles, soudaine, terrible, comme ces cyclones qui ne laissent derrière eux que la désolation et la ruine!...

M<sup>me</sup> de Beauharnais, serrant sa fille dans ses bras, s'enfuit de l'habitation; affolée, elle court vers le port... Un bâtiment est en partance, les

couleurs françaises flottent à son mât... c'est le salut...

— Par pitié, emmenez-nous! Sauvez-nous, crie Joséphine...

Saisi de compassion à la vue de cette belle jeune femme, de cette petite fille en larmes, le capitaine envoie un canot pour les amener à son bord, pendant que s'enflent les voiles et que lentement s'enroulent autour du cabestan les chaînes des ancres.

Poussé par une forte brise, le navire s'éloigne rapidement, poursuivi par l'effroyable clameur des bourreaux et des suppliciés.

Quand l'épouvante de M<sup>me</sup> de Beauharnais se fut un peu calmée, elle s'aperçut qu'elle n'avait emportée ni vêtements de rechange, ni argent. Son passage et celui de sa fille ne l'inquiétaient guère, elle le paierait en arrivant en France; quant aux vêtements, il lui était difficile de s'en procurer, le navire ne faisant que de rares escales. D'ailleurs, sa fierté se refusait à avouer une aussi complète détresse. Elle prit donc le parti de s'enfermer dans la cabine, que le brave capitaine avait mise à sa disposition, mais elle ne pouvait emprisonner sa fille; et la petite Hortense, à courir d'un bout à l'autre du vaisseau eut bien vite usé ses minces souliers de créole.

Un beau matin, elle arrive sur le pont pieds nus. En la voyant bondir comme une petite sauvagine, un vieux quartier-maitre accourut, la voix grondeuse :

— Veux-tu bien aller mettre tes souliers, petite; tu te feras mal.

— Mes souliers, dit l'enfant en riant, j'en ai plus!

— Comment, tu n'en as plus?

— Non, les vieux sont usés et il n'y a pas ici de marchands pour m'en acheter des neufs; et puis, quand il y aurait des marchands, j'irais tout de même sans souliers, puisque maman n'a pas d'argent.

Le quartier-maitre retint à grand-peine un gros juron; il installa la petite sur un tas de cordages :

— Reste tranquille; je te raconterai des histoires.

Il disparut et revint bientôt avec des morceaux de cuir et la petite trousse que tout matelot emporte avec lui.

— Je vais t'en faire, moi, des souliers.

Et le voilà mesurant le pied mignon, qui frétille dans sa grosse main hâlée, taillant le cuir, tirant l'aiguille, tout en débitant de fantastiques récits qu'interrompent souvent de fréquents essayages.

Le marin sait un peu tous les métiers; les souliers du quartier-maitre étaient certes un peu primitifs, mais, tels quels, ils pouvaient rendre grand service à l'enfant.

Quand il l'eut chaussée, il lui dit : Conduis-moi à ta maman.

Son petit pécule d'une main, son bonnet de laine de l'autre, il franchit le seuil de la cabine de



M<sup>me</sup> de Beauharnais, et, de sa grosse voix éraillée de loup de mer, il insista avec une telle éloquence de cœur pour lui faire accepter ses économies, que la jeune femme prit la bourse après avoir serré, de ses mains fines et blanches, les grosses mains calleuses.

Ce touchant épisode de leur retour en France resta profondément gravé dans le souvenir de Joséphine et d'Hortense, et elles ne l'évoquaient jamais sans une vive émotion.

Les voyageuses furent très affectueusement accueillies par le marquis de Beauharnais et sa belle-sœur, la comtesse Fanny. Quant à Eugène, il eut un bonheur indicible à revoir cette mère et cette sœur, qu'il aimait avec une tendresse que ni le temps ni les événements ne devaient altérer. L'ombre de cette réunion de famille, c'était la persistante animosité du général contre sa femme. Malgré les instances de son père, il se refusait absolument à la recevoir.

Mais la comtesse Fanny avait écrit trop de romans et de pièces de théâtre pour ne pas trouver un dénouement à cette situation tendue. Séduite par la beauté et le charme d'Hortense, qu'elle appelait « céleste filleule », elle imagina d'en faire l'instrument de la réconciliation du ménage.

On revêtit la fillette d'un costume de planteur semblable à celui que le général portait dans son enfance; ainsi travestie, son frère la prit par la main, et tous deux entrèrent inopinément chez leur père. En se revoyant sous les traits de sa fille, Alexandre de Beauharnais comprit ses torts, ouvrit les bras à l'enfant et, sans respect humain, supplia sa femme d'oublier ses injustes soupçons.

Joséphine ne demandait qu'à pardonner; elle le fit avec cette gracieuse bonté qui lui gagnait tous les cœurs.

Hélas! le bonheur ne devait pas être longtemps l'hôte de ce foyer restauré par les mains d'Eugène et d'Hortense.

Les événements s'aggravaient de jour en jour. La noblesse émigrerait en masse; M<sup>me</sup> de Beauharnais, qui ne partageait pas les illusions démocratiques de son mari, fit tout au monde pour le décider à partir de France, mais elle se heurta à une résistance inébranlable; tout ce qu'elle put obtenir fut d'éloigner les enfants. Comme, malgré l'effroi que lui inspirait l'avenir, elle était bien décidée à ne pas se séparer de son mari, elle les confia à une de ses amies, la princesse de Hohenzollern-Smarigen, qui partait pour l'Angleterre; mais, au port d'embarquement, la princesse fut rejointe par une lettre du général de Beauharnais lui annonçant la promulgation du décret contre les émigrés, et lui redemandant ses enfants, que, décidément, il ne pouvait se résoudre à voir s'éloigner de lui.

L'amie des Beauharnais poussant le dévouement jusqu'à l'héroïsme, car elle jouait sa liberté et sa vie, reprit sans hésiter la route de Paris pour

ramener elle-même les deux enfants confiés à sa garde.

Depuis la désertion de Dumouriez, tous les généraux étaient suspects aux jacobins. Le paladin de la démocratie, comme on appelait le général de Beauharnais, sentait planer autour de lui de vagues soupçons et de sourdes haines. Il crut se faire oublier en se retirant en Sologne, dans sa terre de La Ferté. Mais le Comité de salut public n'oubliait personne. Un mandat d'amener fut lancé contre le citoyen général, et quelques heures après, une escouade de gendarmes arrivait à La Ferté pour le conduire à la prison du Luxembourg.

M<sup>me</sup> de Beauharnais, qui s'est vue refuser la triste faveur d'accompagner le prisonnier, part en hâte pour Paris avec ses enfants. Elle connaît un grand nombre de membres de la Convention et du Comité de salut public, et ne doute pas d'obtenir par eux l'élargissement de son mari. Hélas! l'illusion est de courte durée... Pour se débarrasser de l'importune sollicituse, ceux qui ont été ses hôtes, qui se sont assis à sa table, la font inscrire sur la redoutable liste des suspects.

Quand Hortense vit emmener sa mère, elle eut une crise de désespoir si violente qu'elle faillit en mourir. Les bons soins des vieux serviteurs qui s'étaient chargés d'elle et de son frère, la force vitale de la jeunesse, l'arrachèrent enfin à la mort. De temps en temps, on l'amenait, ainsi qu'Eugène, dans le parloir du Luxembourg ou des Carmes pour voir leurs parents. Cette joie du revoir était rendue bien amère par l'incertitude de l'avenir; puis, à côté du chagrin de la séparation, qui, du jour au lendemain, pouvait être éternelle, il y avait pour Joséphine une véritable souffrance à entendre sa fille raconter sa vie d'apprentie.

La Convention, qui avait donné au descendant de Louis XIV un cordonnier comme précepteur, avait édicté que tous les *enfants de ci-devant* exerceraient un métier. Après bien des hésitations, les braves gens qui veillaient sur Hortense s'étaient décidés à la placer en apprentissage chez une honnête lingère, qui avait promis d'en prendre soin comme de sa fille. Assise dans une arrière-boutique, la petite fille du marquis de Beauharnais passait ses journées à tirer l'aiguille. Sa tâche quotidienne achevée, on la conduisait à l'hôtel de Salm, près de la bonne princesse de Hohenzollern, qui lui témoignait une affection toute maternelle. Eugène, apprenti charpentier, venait l'y rejoindre; c'était pour les deux enfants, le seul moment vraiment heureux de ces rudes journées de labeur.

Le Père céleste, qui veille sur l'oiselet et sur le lys des champs, eut enfin pitié de tant de souffrances si vaillamment supportées. M<sup>me</sup> de Beauharnais sortit saine et sauve de prison quelques jours après le 9 Thermidor. Quant au général, il avait payé de sa tête ses chevaleresques illusions.

Joséphine vint s'installer près de sa fille, partageant sa petite chambre, son maigre repas d'ou-



rière. Dire le bonheur d'Hortense en retrouvant sa mère est impossible... Le culte passionné que, toute petite fille, elle avait pour sa « chère maman » n'avait fait que grandir avec les années, avec l'épouvantable séparation, et, dans son âme, il n'y avait de place pour aucun regret d'un luxe à peine entrevu, pour aucun autre désir que de n'être plus jamais, jamais, séparée de sa chère idole. Et l'aiguille courait sous les doigts menus, et le visage pâli, émacié par la souffrance et la fatigue, se courbait tout le jour sur le linon et la mousseline, afin de gagner le morceau de pain nécessaire à deux existences.

Eugène, lui aussi, redoublait d'activité; mais, malgré toute leur énergie, tout leur dévouement, les deux enfants eussent été vaincus dans ce duel contre la misère, sans l'intervention d'une ancienne compagne de captivité de Joséphine, la belle Thérèse Cabarrus, devenue la citoyenne Tallien. Elle était alors toute-puissante, et dès qu'elle connut la douloureuse situation des Beauharnais, elle s'empressa de leur obtenir des secours immédiats, en attendant la levée du séquestre qui pesait sur leurs biens.

Avec la réaction thermidorienne, la loi sur l'apprentissage obligatoire, pour les enfants de *ci-devants*, était devenue lettre morte, et garçons et filles avaient quitté les ateliers; il n'existait plus de maisons d'éducation; toutes avaient sombré dans la tourmente. C'est alors qu'une ancienne lectrice de Marie-Antoinette eut l'idée d'ouvrir un pensionnat à Saint-Germain, dans lequel revivraient les traditions de Saint-Cyr.

L'idée eut un grand succès parmi les épaves de la brillante société du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui, peu à peu, se retrouvait, se groupait, en attendant l'heure de former la cour impériale. Le vainqueur de Vendémiaire, le jeune général Bonaparte, avait donné l'exemple en s'empressant de confier sa sœur Caroline aux bons soins de M<sup>me</sup> Campan. La future reine de Naples allait se trouver sous les ombrages du pensionnat avec toutes les Beauharnais: Stéphanie, qui épousa le grand-duc de Bade; Emilie, qui s'illustra en 1815 par l'audacieux sauvetage de son mari, M. de La Vallette, condamné à mort après les Cent-Jours; et enfin la plus séduisante de ce joli trio: Hortense, à qui l'avenir réservait une couronne royale qui devait être aussi une couronne d'épines.

## II

On était au lendemain du traité de Campo-Formio, qui terminait si glorieusement la brillante campagne d'Italie.

Le Champ de Mars est pavoisé, couvert d'arcs de triomphe, d'étendards rappelant les inoubliables victoires. Dans la tribune d'honneur, M<sup>me</sup> Bona-

parte est assise au premier rang, déjà traitée comme une souveraine. Elle a sa fille près d'elle, mais un voile de tristesse boudeuse assombrit le joli visage de la petite pensionnaire de M<sup>me</sup> Campan.

La fillette n'est pas encore consolée du remariage de sa mère; elle en a souffert comme d'une désillusion cruelle. La pensée que cette mère qu'elle idolâtrait, qui était tout pour elle, pouvait mettre dans sa vie une autre affection que celle de ses enfants, l'a blessée au plus profond de son cœur.

La direction donnée par M<sup>me</sup> Campan n'était pas assez pieuse pour réfréner une nature aussi passionnément aimante, et quand Hortense vit que ses caresses, ses supplications étaient impuissantes, que la décision de sa mère était inébranlable, elle eut une révolte d'une violence inouïe.

La douce intervention d'Eugène, les sages remontrances de l'institutrice, finirent par calmer son irritation vis-à-vis de sa mère; « mais je ne pardonnerai jamais à l'homme qui m'a volé le cœur de ma chère maman », disait-elle, au milieu de ses larmes.

Et voilà pourquoi une ombre attristée le joli visage d'Hortense, en ce jour de fête; pourquoi elle aurait voulu rester à l'écart, là-bas, sous les grands arbres de Saint-Germain... Entendre acclamer le second mari de sa mère, se retrouver près de lui, est pour elle une indicible torture... Mais les tambours battent aux champs, un remous se fait dans la foule, un frémissement court parmi les demi-brigades, massées l'arme au pied... Le petit Caporal apparaît, entouré d'un brillant état-major... Un vivat formidable, frénétique, sort de toutes les poitrines... A la flamme de cet enthousiasme, l'antipathie d'Hortense fond comme la neige aux rayons d'un ardent soleil; elle subit la fascination de cette apothéose et ses mains battent l'une contre l'autre au passage du héros, et sa voix vibrante se mêle à l'universelle acclamation.

L'homme dont le nom retentit d'un bout à l'autre de l'Europe, qui a déjà sa légende, est bien fait pour captiver l'ardente imagination de la fille du chevaleresque Beauharnais et, désormais, elle aura pour lui une affection aussi aveugle, aussi profonde que l'a été son antipathie.

Cette affection était très réciproque et Napoléon la témoigna en toutes circonstances à sa belle-fille.

Au retour de l'expédition d'Egypte, alors qu'il était exaspéré par les malveillants récits des ennemis de Joséphine, ce fut sa grande amitié pour Eugène et Hortense qui empêcha Bonaparte de se séparer de leur mère.

Les rudes épreuves qu'elle avait traversées n'avaient guère modifié la nature inconsciemment coquette et dépensière de la créole; aussi avait-elle très vite retrouvé dans son second mariage les scènes qui avaient empoisonné le premier. Hortense était encore une toute jeune fille « que déjà, raconte M<sup>me</sup> de Rémusat, son beau-père l'appelait comme juge entre sa femme et lui, et recevait



d'elle des leçons, qu'il n'eût pas écouté patiemment d'une autre ».

De ce rôle d'arbitre, si peu en rapport avec son âge, Hortense conserva une profonde impression de mélancolie et une sorte de vague appréhension pour l'avenir. Elle disait parfois : « Mon beau-père est une comète dont nous ne sommes que la queue; il faut le suivre sans savoir où il nous porte. »

Un jour, peu de temps après sa sortie de pension, Hortense ne se trouva pas dans le salon au moment où le dîner fut annoncé. Le Premier Consul n'aimait pas plus attendre que le Grand Roi; d'assez méchante humeur, il passe dans la salle à manger et se met à table. Un peu inquiète, craignant que sa fille ne soit souffrante, Joséphine monte dans sa chambre et, à sa grande surprise, la trouve absorbée dans l'achèvement d'un dessin.

— Est-ce que tu comptes gagner ton pain par ton talent, que rien ne t'arrache à ton travail? lui dit-elle.

— Maman, répond gravement la jeune fille, dans le siècle où nous sommes, qui peut répondre que cela n'arrivera pas?

Ces sombres pressentiments ne l'empêchaient pas alors d'être relativement heureuse. Et comment ses dix-sept ans n'auraient-ils pas subi l'irrésistible griserie de l'atmosphère d'adulation dans laquelle elle vivait?

Sans être régulièrement belle, Hortense de Beauharnais était infiniment séduisante; elle avait de superbes cheveux blonds, de beaux yeux bleus, un teint éblouissant, une taille de nymphe, suivant l'expression mythologique de l'époque. A ces attraits physiques, elle joignait tous les talents, elle peignait fort bien, dansait encore mieux, chantait à ravir, jouait la comédie dans la perfection, montait admirablement à cheval; avec cela, gracieuse, bonne et simple comme l'était sa mère.

Une de ses contemporaines disait, en parlant d'elle : « Elle plaît impérativement! »

M<sup>me</sup> Campan avait fait de son élève une mondaine accomplie, une enchanteresse, mais elle avait été inhabile à calmer son imagination exaltée. Il aurait fallu pour cela lui donner une impulsion plus profondément, plus sérieusement religieuse. Ni l'époque, ni le milieu ne s'y prêtaient et, faute de ce gouvernail, la pauvre Hortense se brisa sur plus d'un écueil.

Nous ne la suivrons pas dans les douloureux orages de sa vie. L'aveugle ambition de Joséphine, déjà terrifiée par le spectre du divorce, fut la cause première de toutes les tristesses, de toutes les défaillances qui enveloppent d'un voile sombre le souvenir de la reine Hortense.

Parmi les brillants officiers de l'état-major de son beau-père, il en était un vers lequel M<sup>lle</sup> de Beauharnais se sentait entraînée par une irrésistible sympathie.

De belle tournure militaire, brave entre les

braves, d'une loyauté chevaleresque, Duroc était bien la personnification d'un idéal de jeune fille.

De son côté, l'aide de camp très épris d'Hortense, ne le dissimulait guère.

Le Premier Consul, qui avait vu naître et grandir cet innocent roman dans les joyeuses parties de la Malmaison, se montrait tout disposé à donner son consentement au mariage et s'était presque engagé avec Duroc. Aux observations de sa femme, qui traitait cette union de *mésalliance*, il répondait :

— J'ai bien donné Caroline à Murat et Pauline à Leclerc; je peux bien donner Hortense à Duroc, qui est un brave garçon bien né.

Mais Joséphine ne l'entendait pas ainsi; elle voulait, pour sa fille, ou un gentilhomme riche et titré, comme le marquis de Mun, qui en était éperdument amoureux, ou Louis, le frère cadet de son mari.

Hortense ayant nettement refusé M. de Mun, Joséphine dirigea toutes ses visées matrimoniales du côté de son beau-frère, sans réfléchir que le caractère sombre et bizarre de Louis Bonaparte offrait bien peu de garantie de bonheur à une jeune fille aussi primesautière, aussi gâtée par son entourage que l'était Hortense. Déjà hantée par le spectre du divorce, la pauvre Joséphine ne voyait dans ce mariage qu'un moyen de rattacher plus étroitement son mari à elle et aux siens, sans se rendre compte combien elle aventurait ainsi l'avenir de sa fille.

La grande délicatesse de Duroc, l'idolâtrie qu'il avait pour son chef furent, en cette circonstance, les meilleurs alliés de Joséphine. Informé par son camarade Bourrienne de l'opposition que M<sup>me</sup> Bonaparte faisait aux désirs de sa fille, aux vœux du Premier Consul, Duroc craignit de passer pour un intrigant, de jeter la zizanie dans l'intérieur de son général et devint très hésitant; une brusque déclaration de Bonaparte acheva la déroute de ce joli rêve.

— Je ne veux pas de gendre chez moi, lui dit-il un soir. Le lendemain de ton mariage, tu partiras avec ta femme pour la dix-huitième division.

La dix-huitième division, c'était Toulon. Cette perspective fit frémir l'aide de camp. Entre sa place à l'état-major et la jeune fille, qui déjà le regardait comme son fiancé, il n'hésita plus et sacrifia... la jeune fille.

Hortense, profondément froissée de cet abandon, consentit, par dépit, à devenir la femme de Louis Bonaparte. M<sup>me</sup> Campan, qui avait adroitement pesé sur cette décision, lui envoya ses félicitations, l'assurant « qu'un mariage fondé sur une convenance de goûts, d'éducation, de situation qui a frappé tout le monde, doit être le plus heureux des siens ».

— L'avenir devait cruellement démentir cette assurance!

Le mariage civil eut lieu aux Tuileries le 3 janvier 1802. Le culte catholique n'étant pas encore





officiellement rétabli en France, la bénédiction nuptiale fut donnée par le cardinal Caprera, dans l'hôtel de la rue de la Victoire, que Joséphine offrait au jeune ménage.

« Jamais cérémonie ne fut si triste, écrivit le roi Louis dans ses mémoires, jamais deux époux ne ressentirent plus vivement le pressentiment d'un mariage forcé et mal assorti. »

Cependant, il avait accepté la proposition de son frère, sans lui faire la moindre objection, et malgré la très vive opposition de sa mère, qui n'aimait pas les Beauharnais. A cette inimitié de M<sup>me</sup> Lætitia vint se joindre contre Hortense la jalousie de ses belles-sœurs, très irritées de lui voir prendre le pas sur elles.

Napoléon prenait un malin plaisir à surexciter cette jalousie. C'est ainsi qu'après la proclamation de l'Empire, le décret réglant l'étiquette de la cour ne donna le titre de princesses qu'aux femmes des frères de l'empereur. Ses sœurs furent informées de cette décision en arrivant à Saint-Cloud pour la première grande réception impériale. Pauline était depuis deux ans la princesse Borghèse, mais Elisa et Caroline furent très humiliées en s'entendant appeler M<sup>mes</sup> Bacciochi et Murat, tandis qu'Hortense était traitée d'Altesse. Leurs mines consternées amusèrent tellement l'empereur qu'il passa toute la soirée à parler à tout propos de « la princesse Louis ». Mais ce qui porta à son paroxysme la jalousie de M<sup>me</sup> Murat, ce fut le projet de l'empereur d'adopter le fils aîné de son frère pour en faire l'héritier présomptif de l'empire.

Joséphine n'était peut-être pas étrangère à ce projet qui réalisait tous ses rêves, calmait toutes ses appréhensions, et que fit échouer l'orgueilleuse révolte de Louis, exaspéré par les machiavéliques insinuations de sa sœur Caroline.

« Plutôt que de consentir à m'incliner devant mon fils, répondit-il aux instances de son frère, j'aimerais mieux quitter la France et l'emmenier avec moi en Amérique ! »

C'était la première fois que Louis faisait une opposition aux désirs du chef de sa famille ; Napoléon ne sembla pas lui en garder rancune, et il fut le parrain de son second enfant, comme il l'avait été du premier. Ce baptême fut célébré en grande pompe à Saint-Cloud, le 27 mars 1805, dans la galerie du château, transformée en chapelle. Le pape, qui était encore en France, voulut bien baptiser le neveu après avoir sacré l'oncle. Toute la journée, le parc fut ouvert à la foule ; le soir, il y eut feu d'artifice, illuminations, orchestres en plein air, bals champêtres, et, pour la Cour, représentation d'*Athalie*, avec les chœurs.

Les honneurs dont elle était entourée ne changèrent rien au caractère d'Hortense, à ses relations d'intimité, et elle resta toujours aussi simple que lorsqu'elle était la pensionnaire de M<sup>me</sup> Campan et qu'elle n'avait ni « l'honneur ni le malheur d'être princesse ».

Être reine lui causa un véritable chagrin ; si encore, dans cette loterie de royaumes à laquelle Napoléon conviait les siens, il lui était échu en partage la couronne de Naples, elle aurait pris son parti de quitter Paris, sa mère, ses amis ; mais la Hollande, avec son ciel toujours chargé de brouillards, avec ses habitants lourds et épais, n'était-ce pas le plus douloureux des exils ?

« Le soleil et la douceur de la société sont les seuls biens d'une âme comme la mienne », répétait-elle tristement.

« J'aurais été reine à Naples, avait dit un jour la jeune femme ; selon toute apparence, je serai reine de Hollande à Paris. » Cependant, elle dut suivre son mari et passer une partie de l'année 1806 à La Haye ; elle y revint au commencement de 1807 avec son fils aîné. Elle se sentait moins seule, moins triste, ayant les caresses de l'enfant pour la consoler et la distraire... Hélas ! voici qu'une nuit, un horrible râle la réveille !... Le croup serre en ses tenailles la gorge du pauvre petit, si joyeusement vivant il y a quelques heures. Prières et soins, tout est inutile, la mort va faire son œuvre ; on veut éloigner la malheureuse mère, qui se cramponne à son fauteuil, et bientôt s'évanouit, brisée par la douleur. Elle fut longtemps sans connaissance ; quand elle revint à elle, elle poussa un cri de folle, demandant son enfant... Sa physionomie était si égarée que les médecins ordonnèrent de mettre sur ses genoux le petit corps inanimé ; elle l'embrassa convulsivement, puis éclata en sanglots ; la crise cérébrale était conjurée momentanément.

Dans cette douloureuse circonstance, son mari se montra pour elle plein d'égards et de bonté ; mais la malheureuse femme avait un morne désespoir qui effrayait son entourage ; sa raison menaçait de sombrer à jamais sous l'écrasement de son cœur maternel... Le retour en France parut le seul remède. On la fit partir et, avec elle, les dépouilles du petit prince, qu'elle refusait de laisser sur cette terre meurtrière.

L'empereur, qui avait été très affecté de la mort de son filleul, décréta qu'il serait enseveli à Notre-Dame, la basilique de Saint-Denis, bouleversée par la Révolution, n'étant pas encore réparée.

La pauvre mère en deuil partit pour les Pyrénées, où son mari vint la rejoindre. Il semblait que, sous l'étreinte de cette commune épreuve, ils avaient oublié leurs griefs réciproques, et que les larmes versées ensemble avaient rapproché leurs deux cœurs.

La santé encore fort affaiblie de la jeune femme ne lui permit pas de suivre son mari, quand il repartit pour la Hollande. Sa belle-mère en fut très irritée, et ses malveillantes insinuations brouillèrent à nouveau ce ménage, un instant réconcilié par la mort.

Sur ces entrefaites, la naissance d'un autre enfant vint apporter un peu d'apaisement aux nom



breux chagrins d'Hortense. Napoléon I<sup>er</sup> était alors bien loin de prévoir que ce serait ce troisième filleul que la destinée lui donnerait comme successeur quarante-quatre ans plus tard; le divorce était absolument arrêté dans sa pensée, et ses agents diplomatiques ébauchaient déjà dans les cours étrangères des projets d'alliance.

Pendant les jours cruels qui précédèrent le divorce, Hortense prodigua à Joséphine les témoignages de cette tendresse passionnée qu'aucun événement n'avait pu altérer. Avec une délicatesse touchante, jamais la pauvre jeune femme, si tristement mariée, ne fit sentir à sa mère la part de responsabilités, qui lui incombait dans les malheurs de son existence, brisée à vingt ans!

Lorsque le sacrifice fut consommé, que l'impératrice Joséphine quitta pour toujours les Tuileries, sa fille la suivit à la Malmaison, ingénieuse sinon à consoler, du moins à distraire sa douleur.

Sa santé délicate, aussi bien que le remariage de l'empereur, éloigna de plus en plus la reine Hortense des fêtes mondaines; elle va à la cour le moins possible, et seulement quand le Maître l'exige. Elle partage son temps entre ses enfants, sa mère et une intimité de choix, réalisant presque ses rêves de jeune fille, d'être, comme jadis les princesses italiennes de la Renaissance, l'inspiratrice, l'amie de tous ceux qui ont au cœur et sur les lèvres le culte de l'idéal.

C'est elle qui mit à la mode le gothique, fort dédaigné depuis plus de deux siècles pour l'antiquité grecque et romaine, et notre littérature nationale doit à son intelligente influence la résurrection de ces œuvres primitives où vibre, à travers la naïve incorrection de la forme, l'âme de la vieille race gauloise.

En 1811, Napoléon I<sup>er</sup>, outré de la résistance que le roi Louis osait faire à ses projets, agit avec lui comme avec les princes de la maison de Bourbon. Il lui enleva purement et simplement son royaume.

Louis prit très philosophiquement son parti de cette déchéance, et s'en fut vivre en Allemagne. Quant à Hortense, elle était ravie de n'être plus que « reine honoraire ». — « Maintenant, répétait-elle, j'aurai le loisir de faire de la musique; mes sujets ne me fatigueront plus de leurs demandes. »

Elle aimait la musique de passion, et composait avec un réel talent des romances, dont MM. de Ségur et de Laborde écrivaient les paroles. La plus célèbre de ces romances est *Partant pour la Syrie*, qui fut, sous le second empire, l'hymne officiel...

Au milieu du petit cénacle d'amis de choix, d'artistes, de littérateurs, qu'Hortense avait groupés autour d'elle, sa vie aurait été presque heureuse sans les croissantes inquiétudes que lui inspirait l'avenir. Cruellement impressionnée par la désastreuse campagne de Russie, elle entrevoyait l'année 1813 sous le plus funèbre aspect.

Ces sombres pressentiments devaient se réaliser

doublément. Cette année si fatale à l'empire allait être traversée, pour la reine Hortense, par une horrible catastrophe.

Comme elle avait été très souffrante tout l'hiver, dès le commencement de mai, les médecins l'envoyèrent en Savoie prendre les eaux d'Aix et respirer l'air vivifiant des montagnes. Elle partit avec quelques amis, entre autres son ancienne compagne de pension, Adèle Auguez, qu'elle avait mariée au général de Broc. Les deux jeunes femmes s'aimaient comme deux sœurs, et jamais l'ombre d'un nuage n'avait troublé leur affectueuse intimité.

Le traitement d'Hortense n'était pas très absorbant; les promenades lui étaient autant recommandées que les eaux, et, suivie de sa petite Cour, elle excursionnait de tous côtés.

Cette poétique Savoie, avec son ciel aussi bleu que celui de l'Italie, avec ses grands monts aux sommets dentelés comme des forteresses en ruines, ses torrents bondissants entre des murailles de roches fantastiquement découpées, creusées en grottes profondes, ses cascades qui tombent dans d'insondables abîmes, ses lacs de saphir, était bien faite pour enchanter une âme passionnée d'idéal comme l'était l'âme d'Hortense. Et la charmante femme, retrouvant des forces au contact de cette nature admirable, s'en allait par monts et par vaux, emportant crayons et pinceaux, pour garder un matériel souvenir, une impression vivante de ces sites enchanteurs...

A quelques kilomètres d'Aix se trouvent les gorges du Sierroz, dont les guides vantent les sauvages beautés. La petite rivière qui descend de la montagne comme un ruban d'argent sous le soleil, s'enfonce soudain, près du village de Grezy, dans un dédale de rochers, d'où on l'aperçoit à peine, grondeuse et bouillonnante.

Appuyés sur de solides bâtons ferrés, les excursionnistes descendent les lacets qui conduisent aux gorges, riant et causant; ils s'enfoncent dans le sombre défilé, où filtre à peine un rayon de lumière; à des centaines de pieds au-dessous de l'étroit sentier creusé dans le roc abrupt, rugit et se brise le Sierroz. M<sup>me</sup> de Broc veut essayer de l'apercevoir; elle se penche un peu, le vertige la saisit, et elle tombe dans le gouffre en poussant un cri d'épouvante qui, sinistrement, se répercute d'écho en écho. Désespérée, sanglotante, la reine supplie les guides de lui retrouver au moins le corps de son amie... Hélas! toutes les recherches sont inutiles, le gouffre ne rend pas ses victimes...

Cette mort horrible causa une immense douleur à Hortense. C'était un brisement de plus pour son cœur si aimant et si meurtri. Mais sa douleur ne fut pas stérile comme celle des égoïstes, non seulement elle fit élever, à la place où avait disparu M<sup>me</sup> de Broc, une croix commémorative avec cette inscription : *O vous qui venez ici, pensez à ceux qui vous aiment!* mais encore, elle fonda à Aix, en souvenir de celle qu'elle pleurait, un hôpital



pour les pauvres, et le 15 août, jour de la fête de l'empereur, elle fit servir un repas à quatre cents indigents, leur donnant l'autorisation d'emporter les reliefs de ce festin de la charité et les ustensiles qui avaient servi à le préparer.

C'était la seule fête qui fût en harmonie avec son deuil d'amitié et les angoisses que lui causait

le fol orgueil de Napoléon. Depuis le 10, les négociations de Prague étaient rompues; l'empereur d'Autriche, Bernadotte et Murat faisaient cause commune avec les ennemis de la France!

JACQUES DE LA FAYE.

(La fin au prochain numéro.)

## CONSEIL

**S**i peu que vous vous intéressiez à la politique, mesdemoiselles, il n'est pas possible que le terrible jargon moderne n'ait pas frappé vos oreilles. Peut-être, sans y comprendre grand-chose, et probablement sans vous y intéresser, avez-vous entendu parler de la lutte qui déchire le monde et qui, tantôt sourde, tantôt avouée, s'accroît de nos jours d'une manière inquiétante. Vous savez, au moins à peu près, ce qu'est ce terrible socialisme, revendication violente des droits des pauvres et des ouvriers, qui a pris l'importance d'un parti, et qui menace l'ordre et la sécurité publics dans un avenir plus ou moins rapproché. Mais je n'ai pas, moi, à faire de politique; aussi, n'est-ce point pour cela que j'ai pris la plume; seulement, la femme est appelée à jouer un rôle dans sa sphère, ou plutôt à accomplir une tâche, à remplir une mission, et si vous appréciez toutes, mesdemoiselles, ce rôle, cette tâche, cette mission, la question sociale finirait par être résolue ou améliorée.

Je voudrais donc vous dire un mot des droits qu'ont les pauvres sur vous, et des devoirs que vous avez envers eux. Je le répète, si toutes les Françaises admettaient ces droits et comprenaient ces devoirs, il y aurait moins de souffrances, partant, moins d'envieux et de révoltés.

Les droits des pauvres! Ce sont évidemment des droits moraux. Il ne leur est pas permis de s'emparer de vive force du pain que leur refusent les gens inhumains; mais c'est justement parce qu'ils sont tenus au respect de la loi et de la propriété que le droit moral qu'ils ont à notre assistance est plus impérieux, et vraiment imprescriptible. Si, dans le plan divin, il y a d'ailleurs des pauvres, c'est, on peut le dire, en grande partie pour améliorer les riches, pour développer en eux les tendances généreuses, pour les associer à la Providence elle-même.

Et c'est pourquoi je voudrais que toute femme eût sans cesse présente la pensée des pauvres, les associant à toutes les manifestations de sa vie. Je voudrais, mesdemoiselles, que vous prissiez l'habitude, avant de faire une dépense même conve-

nable, légitime, nécessaire, d'évoquer l'idée de la misère, afin d'éviter l'abus de la dépense, l'excès du luxe, et ce gaspillage que la conscience réprouve même pour les riches. Je voudrais que vous recouriez à la sympathie des pauvres dans vos peines: que vous fassiez des aumônes quand vous souffrez, quand vous avez besoin de prier, de faire prier pour ceux qui vous inspirent des inquiétudes. Je voudrais qu'en prenant un juste et innocent souci de votre toilette, vous n'oubliiez pas ceux qui souffrent du froid, ou qui, faute de vêtements convenables, ne peuvent même pas aller demander de l'ouvrage. Enfin, je voudrais qu'à toute joie vous associiez les pauvres. Tenez, l'autre jour, une jeune fille s'est mariée. Elle était comblée de tout ce qui rend la vie belle, chacun la fêtait, elle ne pouvait plus compter ses présents. Elle a voulu que son bonheur fit naître des joies et des sourires; d'abord, à l'heure même où de nombreux amis *lunchaient* chez sa mère, après son mariage, les enfants des ouvriers qui avaient travaillé à son trousseau prenaient part à une collation. Puis, une jeune ouvrière, qui se mariait presque en même temps, recevait un petit trousseau, judicieusement choisi, et venait la remercier, pleurant de joie, d'attendrissement, appelant les bénédictions divines sur des cœurs si généreux.

Voilà, en effet, ce qui sanctifie le bonheur, ce qui ôte l'envie, ce qui dissipe les malentendus, les amertumes. Si *chaque* femme comprenait et accomplissait l'œuvre individuelle qui s'offre à elle, la question sociale serait moins menaçante, car notre sphère d'action, si restreinte qu'elle soit pour chacune, se multiplierait à l'infini, et le bien, gagnant de proche en proche, adoucira les révoltes, et vaincra le mal dans une grande mesure.

A votre âge, le cœur s'ouvre largement, il est sensible à toutes les grandes pensées. Laissez-y entrer, et pour jamais, la pitié, la sympathie, la charité; qu'elles vous accompagnent toujours, et que chacun de vos pas décisifs en cette vie soit marqué par une trace bienfaisante et bénie.

M. MARYAN.



# ADOPTÉE

SUITE

X



OMME de coutume, au commencement de juillet, les d'Histal quittèrent Paris. Malheureusement, ce ne fut pas pour le séjour annuel que, d'ordinaire, la marquise faisait aux eaux, jusqu'à ce que les vacances des Chambres, rendant son mari libre, lui permissent d'entreprendre un plus long voyage.

Ainsi que l'année précédente, le marquis demanda un congé d'un mois, pour aller, avec sa femme, le passer dans le Tyrol, auprès de sa vieille tante, pendant que Nadine retournerait à Curgeon.

Cet arrangement suscita moins d'orages que la première fois.

Non seulement on s'habitue à toutes choses, même aux plus désagréables, mais la marquise, qui avait rapporté un souvenir charmant des sites superbes du Tyrol et de la demeure seigneuriale de sa parente, y retournait volontiers, sans les appréhensions de son premier départ. De même, Nadine, sachant trouver quelques distractions à Curgeon, était moins effrayée d'y revenir et fût partie sans trop de regrets, n'était Hugues de Lauzan...

Commençait-elle à s'attacher à lui? Leshommages constants, l'approbation invariable du jeune homme devaient-ils manquer à la satisfaction intime de sa vanité?

S'effrayait-elle, malgré sa confiance, de le laisser seul, exposé à toutes les tentations, sans la puissance d'une promesse échangée, pour lui garder sa fidélité?...

Nul n'aurait pu le dire, et elle moins que tout autre.

Lorsque sa marraine serait revenue, on rencontrerait certainement le jeune homme aux eaux ou en voyage; il serait ensuite invité à Blandeuq; mais d'ici là?...

Elle était trop orgueilleuse pour convenir de son

inquiétude et de son ennui. Ces sentiments, et surtout leur expression, rentraient dans l'attitude obligée de M. de Lauzan, et il ne se fit pas faute d'en témoigner.

— Que vais-je devenir sans vous, mademoiselle Nadine? lui disait-il de ce ton mi-plaisant, mi-tendre, dont il avait avec elle l'habitude; un mois sans vous voir, six semaines peut-être! Ne vous étonnez pas si, un jour ou l'autre, vous me trouvez sur votre chemin; je suis un explorateur des régions habitées, le Nord m'est encore inconnu, ou à peu près, je pousserai ces temps-ci une pointe par là.

— Gardez-vous-en bien, fit Nadine, toute rouge à la pensée que l'élégant vicomte ferait connaissance avec la ferme paternelle; vous me contrarieriez infiniment. Si vous saviez ce qu'on est espionné, en province, et quel esprit potinier y règne? Votre présence ne pourrait passer inaperçue, on la rapprocherait de mon séjour là-bas, cela ferait des histoires très désagréables qui, j'en suis sûre, peinaient beaucoup ma chère mère.

— Vous laisser pourtant livrée, seule, aux séductions de M. de Ferques que, je le sais, vous allez revoir là-bas...

— Allons! fit Nadine, rieuse, vous savez bien, voyons, à quoi vous en tenir là-dessus!

Il n'insista pas, car il avait compris, et parut heureux.

Ils en étaient là, aux demi-aveux, aux demi-confidences, à une sorte de demi-tendresse, à laquelle leurs plaisanteries ôtaient une partie de son importance, et même de son charme.

Pourtant, la veille du départ de Nadine, M. de Lauzan, qui était venu, avec quelques intimes, passer la soirée à l'hôtel d'Histal, était plus sérieux, un peu triste et presque ému.

La constatation de ce trouble faisait triompher Nadine et la rendait toute gaie. Au moment de prendre congé, Hugues s'approcha d'elle :

— Mademoiselle Nadine, lui dit-il à demi-voix permettez-moi de vous écrire?

— M'écrire, y songez-vous! répondit-elle, vraiment effarouchée. Oh! non! Que dirait ma mère?

— Que voulez-vous qu'elle dise : la correspondance entre jeunes gens et jeunes filles n'est-elle pas entrée dans nos mœurs? Ne sommes-nous pas, tous ensemble, des camarades? Vous-même, je vous ai déjà vue écrire à Richard de Niepce, tenez, l'autre jour, à propos de ce cotillon du bal des



d'Orvins; à Pierred de Gorre, encore, pour avoir des nouvelles de sa sœur. Et si je vous montrais tous les autographes que j'ai de vos meilleures amies : M<sup>lles</sup> du Nimil, de Chantieu, de Bréard et de tant d'autres que j'oublie, qui m'ont écrit à propos de ceci, de cela, de loteries ou de ventes de charité, de promenades en mail, de patinage, de... que sais-je, moi?...

— Oui, répondit Nadine, mais ces lettres avaient toutes des prétextes sérieux...

— Eh bien, interrompit Hugues, la regardant dans les yeux en souriant, les miennes n'en auront pas un?...

Nadine sourit et rougit.

— Consultons ma mère, dit-elle.

Ils furent près de la marquise, à qui M. de Lauzan exposa leur différend.

— Une correspondance! exclama M<sup>me</sup> d'Histal. Oh! c'est grave!...

— Pas une correspondance, insista Hugues gaiement, pas dix pages d'amour brûlant tous les matins... une lettre ou deux pendant ce mois, des lettres d'amis, de camarades...

— Eh bien, soit, accorda la trop indulgente femme, qui ne sut pas résister à la muette et éloquente prière des beaux yeux de Nadine, cela, je vous le passe. Mais je compte sur votre promesse pour ne pas forcer la note; et toi, s'il en sortait, pour le mettre à la raison.

— Soyez tranquille, ma chère mère...

— Madame, dit Hugues, vous ne me croyez pas capable, n'est-ce pas, d'abuser de votre confiance?

A Curgeon, Nadine fut accueillie avec plaisir, avec affection, mais, de la part de sa mère, sans l'espoir qui, l'année précédente, avait illuminé son arrivée.

Elle, était plus gaie, plus aimable, plus caustique.

Les vacances n'ayant point encore commencé, seuls Alexis et Suzanne se trouvaient là. Cela suffisait à Nadine, puisque c'était ceux qu'elle préférait.

Elle daigna trouver sa sœur embellie et déclara que les grandes moustaches de son frère lui allaient à merveille.

Et, dès le premier jour, elle reprit sa vie à part de l'année précédente : s'habillant, lisant, pianotant, et aussi bâillant un peu.

Le lendemain de son arrivée, Stanislas de Ferques vint à la ferme. Elle descendit de sa chambre pour le recevoir, toute heureuse de la distraction qu'il lui apportait, et aussi de trouver quelqu'un à qui parler de son cher Paris.

Il en était revenu depuis plus d'un mois, rappelé près de sa mère par les convenances, plus que par son sentiment personnel, qui lui eût fait attendre, là-bas, le départ de Nadine, d'autant plus facilement qu'il était tout à fait pris par le charme de l'existence parisienne. A Curgeon, sa vie, du reste, était toute changée par les habitudes qu'il avait

rapportées. Il sortait beaucoup maintenant, s'était lié avec des jeunes gens d'un voisinage assez éloigné, avec les officiers en garnison à Lille. Il suivait les courses de la région, organisait des parties, des chevauchées insensées, avait ramené des chevaux, qu'il montait et attelait de toutes façons : à deux, à quatre, en tandem. Il s'organisait, pour l'automne, un équipage de chasse; sans cesse, il était en déplacements, invité ici ou là, très recherché à cause de sa jeunesse, de son entraînement, de sa position et de sa fortune.

Dans le milieu de Curgeon, il parut encore à Nadine plus à son avantage que dans le monde parisien, où tant de comparaisons s'imposaient, qui n'étaient pas en sa faveur, et elle lui fit vraiment l'accueil le plus gracieux.

Il n'en sembla pas autrement impressionné. Certes, il aimait toujours Nadine, mais d'une façon calme qui approchait plus de l'indifférence que de sa folle passion de l'été précédent. Naguère, il ne connaissait qu'elle, avait incarné en elle son rêve de jeunesse, de poésie, de beauté; elle lui était apparue comme une personne infiniment supérieure à toutes celles qu'il avait vues jusqu'alors et, comme telle, s'était emparée de son cœur et de son esprit. Maintenant, il avait vu bien d'autres femmes, bien d'autres jeunes filles qui, aussi bien qu'elle, s'il les avait rencontrées à sa place, eussent réalisé son idéal; et si cela ne nuisait pas à la fidélité de son désir d'épouser Nadine, cela avait ôté, à son sentiment, ce degré d'exclusivité que son ignorance lui avait d'abord donnée, et dans lequel résidait sa principale force.

Lorsqu'à son retour, sa mère l'avait interrogé discrètement sur Nadine, lui demandant s'il l'avait revue.

— Oui, avait-il dit, elle est toujours charmante.

Et comme sa mère avait ajouté presque timidement :

— Es-tu guéri?

Il avait répondu :

— Guéri? Qu'entendez-vous par là, que j'ai renoncé à elle? Moins que jamais, mais je ne souffre plus.

— Tu as donc de l'espoir?

— Rien de formel; seulement, M<sup>me</sup> d'Histal a dit nettement devant moi que sa fille adoptive ne se marierait qu'à sa majorité. J'ai donc toujours deux ans de délai pour chercher à lui plaire.

M<sup>me</sup> de Ferques n'avait rien ajouté, mais elle avait bien senti, au ton de son fils, un détachement lui garantissant que, si Nadine persistait dans son refus, maintenant il s'en consolait.

Chez les Serfaille, rien n'avait transpiré de cette modification des sentiments de Stanislas de Ferques. Ils avaient compris, au contraire, que c'était pour Nadine qu'il était allé à Paris, pour elle encore qu'il se métamorphosait.

Le voyant, dès l'arrivée de la jeune fille, repaître à Curgeon, et remarquant surtout l'accueil



engageant qu'elle lui faisait, M<sup>me</sup> Serfaille eut l'esprit traversé par une lueur d'espoir, et se demanda si le lien, qu'elle avait tant souhaité voir unir ces deux jeunes gens, ne commençait pas à se nouer.

Lorsque M. de Ferques fut parti, impatiente, elle interrogea Nadine qui, d'un mot, éteignit son espérance.

— Non, dit-elle, mes idées n'ont pas changé : Stanislas de Ferques a beaucoup gagné ; c'est un gentil garçon que j'aime bien, mais quant à l'épouser, jamais.

Et, après un temps, elle ajouta :

— J'ai mieux que lui.

Sur ce mot, sa mère la questionna ; elle avait beau s'être promis de garder la plus discrète réserve, pour s'épargner toutes les cruelles et inutiles blessures de l'année précédente, elle ne pouvait se désintéresser de son enfant.

Nadine, du reste, ne demandait qu'à parler. Fièvre de la passion qu'elle avait inspirée à M. de Lauzan, elle s'en faisait gloire ; et le secret, que la prudence lui imposait, coûtait à sa vanité.

Elle prit donc un véritable plaisir à apprendre à sa mère les projets formés pour son avenir, en exagérant même la précision, se considérant comme une fiancée, qui aurait le droit de se dédire, tandis que ce même privilège aurait été refusé au fiancé.

Interdite, M<sup>me</sup> Serfaille l'écoutait dérouler complaisamment devant elle tous ses plans, tous ses espoirs ; et elle ressentait au cœur un déchirement affreux, en pensant que tout cela s'était préparé, arrangé, décidé sans elle, et qu'elle n'avait même plus voix délibérative lorsqu'il s'agissait de son enfant. Plus tard, on lui demanderait, pour la forme, un consentement qu'elle ne pourrait pas refuser, mais toutes ces choses si graves dans le mariage : convenances de personne, d'éducation et de caractère, plutôt que convenances de fortune, seraient élaborées en dehors d'elle. Puis ce gendre inconnu, que Nadine lui dépeignait si élégant, si charmant, si brillant, si « Parisien », lui faisait peur. Elle sentait qu'il allait achever d'éloigner irrémisiblement sa fille d'elle...

— Vous pouvez en parler à mon père, avait dit Nadine, à lui seul ! Peut-être en toucherai-je un mot à Suzanne, mais ce sera tout ; il importe que le secret soit bien gardé.

Il le fut : M<sup>me</sup> Serfaille fit part seulement à son mari de la confidence de leur fille et ne lui cacha ni sa tristesse ni ses craintes.

— Que veux-tu, ma pauvre amie, lui répondit-il, ce qui va arriver était écrit ; c'est même ce que nous avons cherché en donnant notre fille aux d'Histal : lui assurer un beau mariage, une position brillante. Notre but atteint, nous devrions nous réjouir. Malheureusement, la possibilité d'une autre union, qui nous eût rendu notre fille, en quelque sorte, est venue nous gâter la joie que devrait nous causer celle-là. Il faut faire appel à

notre raison, vois-tu, ma chère femme, comme nous l'avons fait lorsque nous nous sommes décidés à nous séparer de Nadine, continuer notre sacrifice, le compléter et nous oublier pour elle.

— Ah ! dit M<sup>me</sup> Serfaille, éclatant, si c'était à recommencer, je ne le ferais plus !

Son mari baissa la tête et ne répondit pas ; son optimisme avait été désarmé par l'ambition et la frivolité que Nadine avait montrées en refusant M. de Ferques. Maintenant, sans le dire, inquiet des fruits que produisait l'éducation qu'elle avait reçue, il commençait à se demander si, se séparant de son enfant dans un but d'intérêt matériel, il avait fait son devoir...

Au bout de quelques jours, Nadine, qui en avait déjà assez de la solitude de Curgeon, où Stanislas de Ferques n'était pas revenu, proposa de faire des visites de voisinage.

— Attends un peu, lui répondit sa mère, il est nécessaire que nous soyons seuls et libres ces jours-ci. Nous aurons dimanche une petite réunion, ajouta-t-elle en regardant Suzanne, qui rougit très fort ; après cela, nous sortirons quand tu voudras.

— Une réunion ? interrogea Nadine, intriguée surtout par la confusion de sa sœur...

— Oui, fit M<sup>me</sup> Serfaille, souriant de son bon sourire. Tiens, on m'appelle justement à la ferme, ta sœur va te conter cela ; vous avez à échanger des confidences à peu près pareilles... Faites-le donc librement ; je vous laisse.

— Tu vas te marier ? demanda Nadine à Suzanne. Celle-ci rougit encore plus fort.

— Peut-être, balbutia-t-elle toute troublée.

Et, sa sœur l'interrogeant, elle lui raconta son naïf et doux roman. M. Quentin, le notaire de Curgeon, avait un fils ; Suzanne le connaissait depuis l'enfance et, peu à peu, s'était attachée à lui très tendrement. Lui aussi l'aimait ; elle l'avait deviné, il y a longtemps, mais ni l'un ni l'autre n'osaient parler... Maintenant, il avait vingt-cinq ans, il revenait, son droit terminé, sa thèse brillamment passée ; son père allait lui céder son étude, il s'établirait à Curgeon et... il avait fait demander Suzanne en mariage.

— Tu vas l'accepter ? questionna Nadine.

— Sans doute, répondit sa sœur, avec un doux sourire de joie, puisque papa et maman y consentent.

— Et tu vas habiter Curgeon, t'enterrer dans ce pays perdu, pour toute ta vie, te condamner à une position très modeste ?...

— Pas si modeste, interrompit Suzanne, Paul est bien plus riche que moi, trois ou quatre fois, je crois ; mais je t'avoue que, de cela, je n'ai pas grand souci. L'essentiel, pour moi, est qu'il soit affectueux, bon, sérieux, travailleur.

— Est-il joli garçon ?

— Moi, je le trouve charmant ; tu le jugeras, il vient dîner dimanche avec son père, sa mère, sa sœur.



— Toute la *quentinerie*, alors, fit Nadine, mauvaise.

Puis vivement elle ajouta, se reprenant :

— Je serai charmée de faire la connaissance de ton fiancé. Que ne puis-je, hélas ! te présenter le mien.

— Quoi, toi aussi, tu es fiancée ?

— Presque !

Et Nadine, complaisamment, fit à sa sœur le même récit qu'à sa mère, s'étendant longuement sur l'élégance, le *chic* d'Hugues de Lauzan et sur la folle passion qu'elle s'imaginait lui avoir inspirée.

— Et toi, lui demanda Suzanne, tu l'aimes ?

— Euh !... oui, répondit Nadine, avec une réticence ; tu sais, moi, je ne suis pas sentimentale. A Paris, ajouta-t-elle en riant, on n'a pas le temps de l'être ; le vicomte de Lauzan me plaît, je suis touchée de son amour pour moi ; c'est tout, mais c'est assez.

— Est-ce singulier ! fit Suzanne, rêveuse ; moi, cela ne me suffirait pas, je n'oserais pas m'engager dans le mariage sans ressentir pour mon fiancé une affection plus profonde que la tienne pour M. de Lauzan. Une affection qui me fermera les yeux sur ses défauts, m'inspirera de l'indulgence pour les petits torts qu'il pourra avoir envers moi, me donnera, en lui, une entière confiance et toute la sécurité qu'elle comporte, me le rendra plus cher que moi-même, ce qui me facilitera le dévouement nécessaire aux épouses, et illuminera suffisamment ma vie pour me la faire trouver heureuse, malgré les inévitables soucis de l'existence et les peines, les difficultés qui, trop souvent, la traversent.

Nadine éclata de rire.

— Comme c'est joli, tout ce que tu dis là ! Mais allez donc vous fier à ces petites provinciales, à ces filles des champs, élevées si sérieusement, si sévèrement même ! Elles sont dix fois, cent fois plus romanesques que nous, les Parisiennes, et bien autrement exposées !...

— Exposées à quoi ? demanda Suzanne, ingénument.

— Mais à suivre le penchant de leur cœur, même contre la saine raison.

— Oh ! je ne crois pas, fit Suzanne, un peu scandalisée.

— Toi, reprit Nadine, tu fais à la fois un mariage d'amour et un mariage de raison. Tes parents approuvent ton choix ; la position de ton futur, quoique très ordinaire, est, quant à la fortune, supérieure à la tienne. Mais si tu avais aimé quelque beau garçon, sans sou ni maille, que ton père et ta mère ne t'auraient pas permis d'épouser ?

— Pour qu'ils aient fait cela, il leur aurait fallu plus qu'une question d'argent, quelque grave raison que j'eusse connue et qui m'aurait empêchée, sûrement, de m'attacher à quelqu'un d'indigne de mon affection, de sorte que je n'aurais éprouvé aucune peine à obéir à mes chers parents.

— Allons, tu es une perfection, conclut Nadine ; mais, laisse-moi te le dire, je préfère encore être, même sans véritable amour, la vicomtesse de Lauzan que, avec ce précieux sentiment partagé, la femme du notaire de Curgeon.

— Moi, pourtant, reprit encore Suzanne, doucement, je ne quitterai pas mon père et ma mère, tandis que toi, où seras-tu fixée ?

— Oh ! fit Nadine avec un geste d'indifférence, cela ne pèse pas pour moi un gramme dans la balance. Voilà dix ans que je suis partie pour toujours, ne l'oublie pas !...

Le dimanche amena la réunion projetée. M. et M<sup>me</sup> Quentin étaient la crème des braves gens ; leur fille, une charmante enfant de vingt ans ; et leur fils, un très gentil garçon, que son éducation moderne plus un récent séjour à Lille, pour ses études de droit, avaient élevé au-dessus du niveau intellectuel et physique de ses excellents parents.

Tel quel, il plut à Nadine ; mais ce malheureux titre de notaire, dont, d'avance, il se faisait gloire, offensait ses aristocratiques oreilles.

Notaire, le beau-frère de Nadine d'Histal, de la vicomtesse de Lauzan !... Si encore il avait été agriculteur, industriel, quelque profession qui pût se passer sous silence dans une lettre de faire-part !...

Mais « M. Paul Quentin, notaire, et M<sup>me</sup> Paul Quentin », cela agaça Nadine. Quand on lui dirait : « Votre sœur aînée est mariée, avec qui ? » « Avec M. Paul Quentin », cela sonnait assez bien encore ; mais on ajouterait certainement : « Que fait ce jeune homme ? » Et Nadine devrait répondre : « Notaire ».

Dans son orgueil mesquin, elle en rougissait d'avance.

M. de Lauzan qui était si fier ! Cela lui déplairait souverainement, c'était certain. Ah ! si Suzanne avait eu l'esprit d'attendre deux ans, deux ans seulement ; ce n'était pas si long, deux ans ! Nadine se serait mariée la première et, qui sait ? pendant ce temps, Suzanne aurait trouvé peut-être un mari doté d'un emploi plus avantageux... et plus sonore.

Ce sentiment fit du chemin dans l'esprit de Nadine, car, lorsque, le soir, les invités partis, Suzanne lui demanda son impression sur son fiancé :

— Il est gentil, répondit-elle, très gentil garçon, mais tu es cent fois plus charmante ; puis ses parents sont si arriérés ! Si j'étais toi, je ne donnerais pas de réponse aujourd'hui, je me dirais trop jeune, je gagnerais du temps, un ou deux ans. Alors, je serai mariée, je te recevrai chez moi et, jolie comme tu l'es, je te ferai faire certainement un mariage bien plus beau, bien plus brillant. Il s'agit seulement d'avoir la patience d'attendre deux ans pour trouver cent fois mieux.

— Mieux !... fit Suzanne ingénument ; quoi de mieux, quand Paul m'aime et que je l'aime ?...



## XI

Le lendemain, Nadine mettait la dernière main à une toilette de l'élégance la plus raffinée, pendant qu'on attelait le grand break, pour la mener faire, dans le voisinage, les visites qu'elle désirait, lorsque le facteur du télégraphe entra dans la cour.

Sa vue impressionna M<sup>me</sup> Serfaille : dans une vie simple, ordonnée, paisible comme la leur, les télégrammes ne pénétraient que rarement, et toujours pour des événements tristes ou gais, mais importants. De suite, la pensée de la bonne mère alla à ceux de ses chers enfants qui étaient loin d'elle. Serait-il arrivé quelqu'accident à Adrien ou à Gaston, à Lucie ou à Juliette?...

Passant devant la porte de Nadine, qui était ouverte, M<sup>me</sup> Serfaille lui fit rapidement part de ses craintes.

La jeune fille en rit.

— Pour un télégramme, est-ce la peine?... Mais, maintenant, c'est le mode de correspondance le plus usité!

— Pas chez nous, fit sa mère; c'est plus fort que moi, je défaille d'émotion, les jambes me manquent, je ne saurais aller au-devant du facteur; Nadine, si tu voulais me remplacer, pour que je sois fixée plus vite?..

— Volontiers, répondit Nadine, le temps de fermer ce bracelet... Voilà!

Sur le seuil de la porte, elle heurta Alexis, qui apportait la dépêche.

— Qu'y a-t-il? lui demanda sa mère angoissée.

— Je ne sais, répondit Alexis; c'est pour Nadine.

— Ah! fit celle-ci toujours imperturbablement calme, vous voyez, ma mère, qu'il n'y avait pas de quoi vous troubler. C'est ma chère maman qui, n'ayant pas eu le temps, sans doute, de répondre à ma dernière lettre, le fait par télégraphe. Mets là cette dépêche, Alexis, merci; je vais achever de fixer mon chapeau avant d'en prendre connaissance; je ne suis pas, Dieu merci, aux champs pour un télégramme!

— C'est pourtant, d'ordinaire, une nouvelle, bonne ou mauvaise, qu'on a hâte de faire savoir, observa Alexis.

— Ou un souvenir, simplement, que l'on veut rapidement exprimer, répliqua Nadine.

Et comme M<sup>me</sup> Serfaille et Alexis restaient là, un peu anxieux malgré tout, elle, par une contradiction qui était un blâme pour l'involontaire émoi de sa mère, fut longue à poser son chapeau sur le savant édifice de ses cheveux blonds, et à l'y assujettir avec de grandes épingles d'or. Puis, s'asseyant, pour faire nouer par sa femme de chambre les rubans de ses souliers, elle ouvrit enfin la dépêche.

Un cri d'effroi et d'horreur lui vint aux lèvres, à

la lecture des premiers mots; une pâleur livide, intense, envahit son visage, et sa tête tomba en arrière, dans le renversement imprévu d'une syncope...

M<sup>me</sup> Serfaille se précipita pour la relever, tandis qu'Alexis jetait les yeux sur le papier bleu, qui disait :

« Marquise d'Histal morte; chute dans un précipice pendant une excursion... »

C'était signé : Marquis d'Histal...

Lorsque Nadine revint à elle, son père, sa mère, son frère et sa sœur l'entouraient, la regardant avec la pitié la plus tendre. M<sup>me</sup> Serfaille et Suzanne pleuraient...

En reprenant ses sens, la notion revint à la jeune fille du malheur qui la frappait, et elle eut un accès de désespoir épouvantable, qui dégénéra bientôt en crise nerveuse.

Elle se roula par terre, arracha à deux mains l'étoffe légère de sa robe, dénoua ses longs cheveux, pleura, sanglota, cria...

Cette scène était horrible à voir...

— Ma mère, s'écriait-elle, ma mère, ma chère maman! Est-il possible que vous ne soyez plus? Qu'ai-je fait à Dieu pour qu'il me prive de vous? Et pourquoi, vous, m'avez-vous éloignée de vous? Si je vous avais accompagnée, j'eusse su conjurer le péril, vous disputer à la mort, vous sauver! J'eusse été capable de tout pour vous conserver, vous que j'aimais tant!... Car, sans vous, que vais-je devenir, qui m'aimera désormais, qui aura soin de moi? Ah! ma mère, ma mère chérie, ma mère bien-aimée!... J'ai tout perdu, je suis la plus malheureuse, la plus abandonnée des filles. Maman! maman! répondez-moi; n'est-ce pas que vous n'êtes pas morte?...

Et multipliant ses appels désespérés que coupaient l'halètement et le spasme des sanglots, elle se tordait dans des contorsions nerveuses et effrayantes, poussait presque des rugissements.

M<sup>me</sup> Serfaille, à genoux près de la descente de lit où l'on avait appuyé la tête de Nadine, glissée à terre, sanglotait aussi, l'âme déchirée, non seulement par la perte de son amie, par le malheur et la douleur de sa fille, mais aussi par sa pénible impuissance à la consoler.

Peut-il être plus épouvantable supplice, pour une mère, que d'entendre dire à son enfant qu'elle n'a plus personne au monde, et qu'elle est abandonnée?...

Le fond du cœur de Nadine, qui se laissait voir à nu dans l'explosion sincère de son chagrin, montrait clairement que sa mère et ses affections de famille n'y tenaient plus aucune place.

M. Serfaille avait conscience de la souffrance de sa femme, sans doute parce qu'il en ressentait une à peu près identique; elle lui fit compassion et il jugea devoir mettre un terme, aussi bien à l'involontaire cruauté de Nadine, qu'à la scène violente



prolongée par l'exaspération de ses nerfs. Il se baissa, prit sa fille dans ses bras, ainsi que lorsqu'elle était petite enfant et la déposa sur son lit. Comme elle se débattait, il l'y maintint énergiquement, et d'une voix brève, pleine d'autorité :

— Assez, Nadine, assez : ces cris et ces convulsions sont indignes d'une vraie douleur ; quand on souffre, mon enfant, il ne faut pas se révolter, il faut se soumettre..., sous peine d'être encore davantage frappé... Tu perds beaucoup en perdant ta bonne marraine, personne ne le comprend mieux que moi, et personne ne te plaint davantage, mais il ne t'est pas permis de blasphémer et d'oublier, même en la pleurant, que, si Dieu te reprend ta mère adoptive, l'autre te reste, la vraie...

Les premières paroles de M. Serfaille avaient un peu calmé Nadine, les dernières lui rendirent un ressaut d'amertume.

— Ne dites pas cela ! s'écria-t-elle hors d'elle-même, ma vraie mère, c'était M<sup>me</sup> d'Histal, celle qui me chérissait, pour qui tous mes désirs, toutes mes fantaisies étaient des ordres, qui m'a procuré toutes les douceurs, toutes les joies de l'existence, qui ne m'a jamais fait répandre une larme, avant celles que m'arrache sa perte, et qui n'a eu pour moi que des sourires !

— Ta vraie mère, Nadine, reprit M. Serfaille, courroucé de cette ingratitude, c'est celle qui t'a portée dans son sein, qui t'a nourrie de son lait, qui, pendant huit années, les plus pénibles, a veillé sur toi avec la plus tendre des sollicitudes, qui a passé bien des nuits sans sommeil auprès de ton berceau, non seulement pour te garder dans le repos ou la maladie, mais pour te procurer, par ces heures de travail supplémentaires, le léger bien-être de nourriture, de vêtements, de jouets même que notre modeste position d'alors ne lui permettait pas de t'accorder. Et si, plus tard, elle s'est séparée de toi, c'était encore par un héroïque sacrifice de ses sentiments intimes et pour assurer ton bonheur. Ta vraie mère, Nadine, c'est celle-là !... Ce n'est point l'offenser que de pleurer, comme tu le dois justement, la digne et excellente femme à qui elle t'avait confiée, mais c'est lui adresser une suprême injure que de dire, comme tu le fais dans ton délire, qu'elle encore vivante, tu es abandonnée et seule au monde.

Nadine ne répondit pas, elle avait fermé ses yeux, dont les larmes coulaient à travers les cils baissés et roulaient sur les joues décolorées ; un hoquet de sanglots soulevait encore sa poitrine, mais, à part cette involontaire manifestation de vie, elle restait pâle, immobile, glacée, comme morte, elle aussi.

— Laissons-la, fit M. Serfaille avec fermeté ; après un coup semblable, elle a besoin de repos et de silence.

Et il sortit, entraînant ses enfants et sa femme, qui lui résistait doucement.

La femme de chambre, seule, resta auprès de Nadine.

Au bout d'une heure, elle vint prévenir M. Serfaille que sa fille le demandait.

Celui-ci la trouva debout, très blanche, les yeux meurtris de pleurs, mais calme.

— Mon père, dit-elle, je veux partir de suite pour l'Autriche.

— Non, fit M. Serfaille, qui avait repris, vis-à-vis de Nadine, son autorité paternelle. Outre que tu n'es pas en état, après la crise de tout à l'heure, d'entreprendre un semblable voyage, tu risquerais, arrivant là-bas, de n'y plus trouver le corps de ta pauvre marraine. Tu penses bien qu'on le ramènera en France...

Nadine se rendit à cette sage raison.

— Je vais télégraphier à mon père, dit-elle.

M. Serfaille la laissa faire. Elle rédigea une longue dépêche qu'il ne lut pas. Il l'envoya à la poste. La réponse arriva seulement le lendemain matin, elle disait :

« Merci de sympathie pour si grand malheur. Odile a fait chute de cheval dans excursion où je n'étais pas ; on l'a relirée morte du précipice où elle était tombée. Je la ramène à Blandeucq, service jeudi ; c'est là seulement que vous pouvez venir. »

Nadine, dès lors, voulut partir de suite, pour Blandeucq. Son père lui fit remarquer qu'elle n'avait aucune raison pour cela ; le marquis n'étant pas arrivé, la dépouille mortelle de sa pauvre marraine pas revenue encore, qu'irait-elle faire dans ce grand château désert ?

— Mais aider, répondit Nadine, à tous les préparatifs de la triste cérémonie, tout disposer, tout ordonner ; qui le fera, si ce n'est moi ?

— Si M. d'Histal comptait sur toi, il te l'aurait télégraphié, dit M. Serfaille, haussant les épaules ; tu n'as ni l'âge ni l'expérience nécessaires pour t'occuper de ces choses pénibles. Je ne doute pas que le marquis n'ait donné à d'autres ses instructions sur ce point, à un de ses amis, probablement ; alors, quel sera ton rôle là-bas ?

— Celui d'une fille dans la maison de sa mère, en attendant que son père lui ramène le corps de celle-ci.

— Son père?... ma pauvre Nadine, je crains que ce fatal accident ne change bien ta vie... Ne t'expose pas à en avoir brutalement la certitude, ce qui ne pourrait manquer d'arriver, si tu t'imposais.

— M'imposer... mais M. d'Histal est mon père, comme sa chère femme était ma mère, et il m'aime autant qu'elle m'aimait... M'imposer ? mais ce serait de la plus révoltante ingratitude de me tenir éloignée de lui en ce moment cruel, et ce serait témoigner une indifférence et une méfiance bien loin de ma pensée !..

— Je ne te dis pas de ne point aller à Blandeucq, reprit M. Serfaille, mais d'y arriver en même temps que M. d'Histal, et, puisque ta mère et moi



devons assister aux obsèques, tu partiras avec nous.

— Cela, jamais, affirma Nadine; arriver pour la cérémonie, avec les étrangers, et comme une inconnue, moi, leur fille? Non, je n'y consentirai point, et, dès ce soir, je me mets en route avec ma femme de chambre. Justement, cette année, ma pauvre chère mère m'en avait choisi une plus âgée, afin que je pusse voyager avec elle. Elle m'a amenée ici, elle devait me reconduire... (hélas! pas dans des circonstances pareilles!) c'est donc par elle que je me ferai accompagner.

Devant l'entêtement de cette résolution, M. Serfaille n'insista plus; sa femme, le voyant céder, l'attira à part, et lui dit simplement :

— Nous laissons donc Nadine partir seule?

— Il le faut bien; il est sage que, dans tout ceci, nous ne prenions aucune responsabilité qui, plus tard, pourrait l'éloigner de nous, car Dieu sait comment les choses vont s'arranger!

Nadine était montée dans sa chambre s'occuper de ses caisses; voyant qu'elle les emportait toutes, M<sup>me</sup> Serfaille risqua une timide observation :

— Crois-tu raisonnable, lui dit-elle, de t'encombrer de tous ces bagages dans une circonstance comme celle-ci?

— Et quand viendrais-je les rechercher, répondit Nadine, Dieu le sait! Je ne quitterai sans doute guère plus mon père à présent, il sera si seul! Et il n'aura plus le courage de retourner en Autriche... unique absence qui pourrait m'en séparer.

— Tu penses donc, avança M<sup>me</sup> Serfaille d'une voix qui tremblait, que M. d'Histal va te garder avec lui, comme ta marraine?

— Mais j'en suis sûre! fit Nadine avec une telle certitude qu'elle l'imposa à sa mère.

Montrant une présence d'esprit bien en désaccord avec son désespoir du jour précédent, la jeune fille télégraphia à Paris afin de se faire envoyer, à Blandeuq, le deuil que, dès la veille, elle avait commandé, prit toutes les dispositions nécessaires pour son départ, et, à quatre heures, se mit en route.

Elle arriva le soir même, vers onze heures. Comme elle avait prévenu par dépêche, une voiture l'attendait à la gare. Elle s'informa près du cocher : le marquis n'était pas encore là; le baron Roumer, un de ses amis les plus intimes, était au château et s'occupait de tout.

Ce fut lui qui vint recevoir Nadine au perron. Le voyant, elle pleura beaucoup, non seulement à la pensée de sa marraine, mais aussi sous la sensation irraisonnée qu'elle arrivait comme une étrangère dans cette maison qu'elle considérait comme sienne.

Elle voulut s'attacher à détruire cette impression involontaire; dès le lendemain matin, elle parcourut le château de bas en haut, s'agita beaucoup, donna des ordres. Ils furent reçus avec déférence, mais on ne put les exécuter; partout, elle se heurtait à des dispositions déjà prises, des choses convenues et arrangées d'avance.

Alors, elle s'adressa au baron lui-même : avait-on pensé à ceci, à cela? Avait-on prévenu M. X..., M. Z...?

Mais rien n'avait été oublié, ni personne.

Elle voulait absolument, pourtant, faire quelque chose, commander un détail, même de minime importance, pour établir son autorité, ne fût-ce qu'à ses propres yeux... mais lequel?

Ah! les fleurs, y avait-on songé?

Oui, hélas! comme à tout!... Alors, il lui vint une idée...

Elle se rappela que la marquise aimait le réséda, oui, le réséda; elle s'imagina qu'elle en raffolait... il fallait absolument qu'il y eût du réséda sur sa tombe.

Le baron respecta cette puérilité et Nadine, enchantée de faire acte de maître, fit appeler les jardiniers, cueillir le réséda du jardin, ordonna d'atteler pour en quérir à la ville voisine et ramener un fleuriste... Bref, une immense couronne de réséda fut, par ses soins, confectionnée et nouée d'un ruban mauve, qui faisait un effet ravissant.

Dans l'après-midi, le deuil de Nadine arriva; elle l'essaya; tout était réussi, c'était bien les crêpes d'une orpheline dont elle serait vêtue; puis une caisse fut apportée, qui contenait encore une couronne qu'elle avait commandée à Paris et où se lisait, au milieu des merveilleuses orchidées et des œillets délicats, cette inscription en lettres d'or : « A ma mère bien-aimée. » Cela occupa les nerfs de la jeune fille jusqu'au soir. Le marquis devait arriver vers sept heures...

Pour ce moment, elle s'habilla de noir et, s'enveloppant dans ses longs voiles, ne put s'empêcher de remarquer combien ce deuil seyait à sa beauté.

Elle voulait aller à la gare, au-devant du marquis; le baron Roumer l'en empêcha à grand-peine.

— Ce n'est point votre place, mademoiselle, lui dit-il.

— Je veux être la première à embrasser mon malheureux père.

— Soit, mademoiselle, mais vous l'embrasserez ici; vous n'êtes pas de force à supporter des émotions comme celle de l'arrivée du corps de M<sup>me</sup> d'Histal.

Nadine céda seulement parce qu'elle eut peur que, si elle affrontait cette émotion, on ne la crût pas assez sensible.

Le corps ayant été présenté à l'église en Autriche, ce fut à l'église qu'on le conduisit, pour le déposer, jusqu'au lendemain, dans la chapelle ardente qui avait été préparée.

Nadine était là, dans le banc seigneurial des d'Histal; lorsque le funèbre cortège entra dans la nef étroite, somptueusement tendue de draperies noires frangées d'argent; elle ne put retenir un cri strident, qui finit dans un sanglot, et s'affaissa à genoux, la tête entre ses mains.

Le marquis vint prendre place près d'elle, ainsi que les quelques amis qui l'accompagnaient, mais



il ne la regarda pas. Il était très pâle, très triste, les traits ravagés par la douleur qu'il contenait; mais froid, calme, il ne pleurait pas.

Les courtes prières en usage dans cette cérémonie spéciale étant terminées, il se leva et sortit du sanctuaire le premier. Nadine, pour le suivre, bouscula les hommes qui étaient là, et de suite, dans l'église même, elle prit sa main.

Devant le catafalque qui renfermait le cercueil, avant de passer, le marquis s'inclina. Sans lâcher sa main, à laquelle elle crispait ses doigts, Nadine se jeta à genoux à terre et se prosterna à demi, avec d'éperdus sanglots.

Le marquis s'arrêta un court instant, pour respecter cette émotion violente; puis, d'un geste doux, mais ferme, releva la jeune fille.

— Venez, dit-il seulement.

Elle obéit.

Arrivée à la porte de l'église, sous le porche, elle se jeta à son cou et ses pleurs redoublèrent.

— Oh ! mon père ! disait-elle, mon pauvre père !

Lui se dégagea de son étreinte; comme une voiture était là, il la fit monter et y prit place avec elle.

Aucun des autres assistants n'osa troubler ce douloureux tête-à-tête.

Nadine, alors, reprit la main de M. d'Histal, s'appuya à son épaule et sanglota bruyamment, en lui disant :

— Mon pauvre père, que nous sommes malheureux !

— Oui, Nadine, répondit-il, l'épreuve qui m'atteint est bien inattendue, bien cruelle ! Pour la supporter, il me faut toute ma force; je vous en prie, mon enfant, ne m'en ôtez pas par la vue de votre désespoir... Soyez calme; même dans les plus grandes douleurs, voyez-vous, il ne faut pas se donner en spectacle... c'est au fond du cœur qu'on doit les souffrir.

Subitement, Nadine se tut, releva la tête, mais ne quitta pas la main du marquis, qu'elle pressait affectueusement.

Les yeux pleins de larmes, qu'il retenait à grand'peine, il regardait au dehors, d'un regard fixe qui ne voyait pas.

On fut bientôt dans l'avenue du château; entrant dans la cour, le marquis dit seulement d'une voix brisée :

— Rentrer ici sans elle !... Oh !...

Nadine n'osa parler, mais lui serra la main un peu plus fort; et lui, craignant peut-être d'avoir été dur pour elle tout à l'heure, ajouta :

— Et dire que je ne l'accompagnais pas dans cette excursion fatale où elle a trouvé la mort !... J'étais allé à la ville voisine régler quelques affaires; elle avait voulu se promener dans la montagne, avec des amis de notre vénérable parente qui séjournaient au château. Ils étaient trois : deux hommes et une femme. Elle montait un vieux cheval, le plus sage de l'écurie, le plus sûr; l'ex-

cursion n'était pas dangereuse, nous l'avions faite dix fois l'année passée !... Pendant vingt mètres, seulement, le sentier étroit court entre la montagne et un précipice profond, creusé dans le rocher par un mince et rapide torrent... Pourquoi faut-il qu'à cet endroit, justement, une pierre se soit trouvée là ? Quelque caillou roulant, probablement; le cheval a buté, s'est abattu, et votre pauvre marraine a été projetée dans le précipice...

On était arrivé au perron du château.

— Je vous conterai cela en détail, plus tard, fit le marquis; à présent, je n'ai pas le courage...

Et il descendit de voiture, au milieu de la haie respectueuse et attendrie des amis, des serviteurs, des villageois; il la traversa rapidement, avec quelques gestes de la main, quelques mots brefs, trop ému pour en dire, en faire plus; puis, seul, il se dirigea vers sa chambre.

Il n'y était pas d'un instant que l'on frappa à sa porte.

— Entrez !

C'était Nadine. Elle vint, sans parler, s'agenouiller près du fauteuil où il était assis.

— Mon enfant, lui dit-il, excusez-moi; mais je préfère être seul...

— Tout seul, mon père chéri, alors que vous souffrez tant d'une douleur que, seule, peut égaler la mienne ! Ne vous serait-il pas moins amer de pleurer à deux celle qui nous a réunis ?

— Non, mon enfant, reprit le marquis, fermant les yeux, retirez-vous, je vous prie...

Et Nadine, n'osant insister davantage, s'en fut sur la pointe des pieds.

## XII

La cérémonie funèbre amena des quatre coins de la France, et surtout de Paris, une foule compacte et panachée. Les amitiés de la marquise, ses relations mondaines, sa parenté et celle du marquis, les amis politiques de celui-ci, les financiers de haute marque avec qui il était en rapports d'affaire, les personnages de la diplomatie, se coudoyaient dans un interminable défilé dont la moitié put à grand'peine pénétrer dans la petite église du village. Le marquis, très pâle, mais absolument correct et maître de lui, conduisait le deuil, accompagné par un secrétaire de l'ambassade d'Autriche.

Du côté des femmes, les plus proches parentes étaient une sœur de M. d'Histal et une de ses nièces. Mais, sans doute, les ordres du marquis avaient été donnés à ce sujet, car ce fut à Nadine que le maître des cérémonies assigna la première place.

Son père et sa mère étaient arrivés le matin; elle n'avait vu que la dernière et, encore, n'avait-elle paru en prendre aucun souci. Lorsque M<sup>me</sup> Ser-



faillie était venue la trouver dans la chambre où elle se tenait avec les autres dames et, en sa sollicitude inquiète, lui avait parlé de sa santé, elle s'était détournée, sans presque lui répondre, pour adresser la parole à une de ses amies de Paris, accourue auprès d'elle en cette circonstance.

Publiquement, elle désavoua sa mère autant que possible, laissant ignorer à tous ceux qui l'entouraient quels liens l'attachaient à cette femme en deuil, modestement vêtue, qui, très triste, se tenait à l'écart et ne parlait à personne.

Dans le cortège, elle avait aperçu M. de Lauzan.

Après la cérémonie, elle dut remonter dans sa chambre, le marquis avait tenu à ce qu'il en fût ainsi; quelques hommes vinrent la saluer, entr'autres le vicomte Hugues; elle n'eut même pas la pensée de lui faire faire la connaissance de sa mère. Elle trouva pourtant le moyen d'échanger quelques mots avec lui...

— Je pensais bien que vous seriez venu !...

— Il ne vous était pas permis d'en douter.

— Si vous saviez ce que je souffre ?

— Et si vous saviez, moi, combien je comprends cette douleur et y compatis !

— Vous partez aujourd'hui ?

— Tout à l'heure... Quand vous reverrai-je ?

— Je ne sais, j'ignore les projets de mon pauvre père; sans doute, nous finirons l'été ici.

— Je tâcherai d'y revenir, alors.

Et ils se séparèrent.

Stanislas de Ferques était là aussi et vint serrer la main de Nadine un peu après. Avec lui, elle fut plus brève; elle craignait qu'à ses amies, qui l'entouraient, il ne parlât de M<sup>me</sup> Serfaille, isolée dans un coin. Il lui demanda seulement, après les compliments de condoléance :

— Quand reviendrez-vous à Curgeon ?

— Oh ! pas de sitôt, fit-elle; vous comprenez bien que je ne vais pas quitter mon père dans les premiers temps de sa douleur.

Après elle, Stanislas alla saluer M<sup>me</sup> Serfaille, et bien des gens se demandèrent qui était cette personne à laquelle, sauf lui, nul ne faisait attention et que nul ne connaissait.

La journée s'avancait et chaque heure emmenait peu à peu les assistants; il ne restait plus près de Nadine que sa mère, la sœur de M. d'Histal, M<sup>me</sup> de Querle, sa nièce, M<sup>me</sup> de Chamidieu, deux amies de la jeune fille venues avec leurs pères, M<sup>me</sup> Roumer et deux cousines de la marquise.

M. Serfaille parut au seuil de la porte; Nadine, aussitôt, comprenant qu'il venait lui dire adieu, se leva, alla au-devant de lui et l'emmena dans la chambre voisine qui, plus petite que celle où elle se tenait, était la sienne.

M<sup>me</sup> Serfaille les suivit.

— Nous allons partir, fit brièvement son père; reviens-tu avec nous ?

— Moi, répondit Nadine surprise, pourquoi ?

— Ne convient-il pas que je cherche à voir seul M. d'Histal, pour lui demander s'il désire que je t'emmène ? Car, enfin, c'est sa femme qui t'a appelée ici; elle, n'étant plus...

— Mais c'est de la folie, une idée pareille ! exclama la jeune fille, stupéfaite; à quoi songez-vous donc ? Ma place est ici comme toujours, plus que jamais même, si c'était possible, à cause de l'isolement de mon cher père... Gardez-vous bien de commettre quelque maladresse et de rien lui dire; il croirait que vous voulez me reprendre... Et, dans un moment pareil, ce serait une cruauté qui le blesserait profondément.

— Soit, fit M. Serfaille, qu'il en soit comme tu le désires. Adieu !

Sa mère l'embrassa.

— Tu nous donneras de tes nouvelles; je serai si anxieuse de savoir comment tu auras supporté des émotions pareilles !

— Oui, oui, fit Nadine, obsédée.

Et, vite, elle rentra dans la chambre où l'attendaient ces dames. Les parentes de M. d'Histal prirent congé d'elle. M<sup>me</sup> Roumer devait rester jusqu'au lendemain, et Nadine essaya de retenir ses jeunes amies, Odette de Chantieu et Yvonne de Bréard.

— Ne me laissez pas seule dans un moment pareil ! implorait-elle.

— Je ne sais si papa voudra; car comment repartirions-nous ? dit Odette.

— Et puis, objecta Yvonne, que dira M. d'Histal ?

— Mais, répondit Nadine, hautain, ne suis-je pas libre d'inviter qui je veux à rester avec moi ?

Les choses s'arrangèrent : ces demoiselles ayant consulté leurs pères, il fut convenu qu'elles demeureraient jusqu'au lendemain, que M. et M<sup>me</sup> Roumer les reconduiraient à Paris, où MM. de Chantieu et de Bréard les attendraient un jour.

La pénible réception finie, le marquis était remonté dans sa chambre. Lorsqu'elle l'y sut seul, Nadine alla l'y trouver.

— Voulez-vous de moi ? dit-elle doucement en entrant.

— Non, mon enfant, pas encore, merci; je suis écrasé de douleur et de fatigue, j'ai besoin de repos et de solitude.

— Cela m'effraie de vous laisser tout seul !...

— Ne craignez point, allez; lorsque je serai mieux, je vous ferai appeler.

— Vous ne descendrez pas dîner ?

— Non, mon enfant, non. Vous, vous pouvez paraître à table. M. et M<sup>me</sup> Roumer dîneront, ils restent ici jusqu'à demain, ainsi que mon neveu et ma nièce de Chamidieu, et mon beau-frère et ma sœur de Querle.

— Je le sais... Et, fit la jeune fille, hésitant un peu, j'ai gardé aussi mes amies de Chantieu et Bréard. Je suis si seule ! ajouta-t-elle pour s'excuser.

— Comptent-elles demeurer longtemps près de vous ?



— Oh ! jusqu'à demain seulement ; M<sup>me</sup> Roumer les reconduira.

— C'est bien ! Allez, Nadine, et soignez-vous ; vous étiez horriblement pâle tantôt.

La jeune fille sortit sans mot dire.

Lorsqu'on annonça le dîner, résolument elle se plaça au milieu de la table ; n'était-elle pas toujours maîtresse chez elle ? C'étaient ses parents, avec leurs billesvees, qui l'en faisaient seulement douter. Elle fit donc les honneurs du repas.

Le lendemain, au déjeuner, le marquis descendit.

— Excusez-moi, dit-il à ses hôtes, j'étais si accablé hier soir que je n'ai pas eu la force de quitter ma chambre.

Il prit à table sa place accoutumée et, sans qu'il l'y invitât, Nadine se mit en face de lui, à l'endroit où s'asseyait d'ordinaire la marquise.

Il ne protesta pas, mais la regarda tristement ; elle comprit que cela lui faisait un peu de mal de voir cette place déjà occupée ; mais la laisser vide, qui la prendrait ?...

Les Roumer et les jeunes filles qu'ils emmenaient partaient à deux heures ; Nadine les reconduisit jusqu'au perron, et embrassant ses amies :

— J'espère que vous ne me laisserez pas seule tout l'été, que vous viendrez me voir ?

— Oui, dirent-elles, si notre présence ne fatigue pas M. d'Histal.

Le marquis, qui devait avoir entendu, pourtant, ne répondit pas.

Le soir, partirent M. et M<sup>me</sup> de Chamidieu ; M. et M<sup>me</sup> de Querle restèrent quelques jours.

Nadine avait voulu, de suite, se mettre à la hauteur de ses fonctions de maîtresse de maison et, le surlendemain des obsèques de sa marraine, ses amies n'étant plus là, ni M<sup>me</sup> Roumer, qui s'était avec son mari occupée, fort obligeamment, de tous les détails, en ces tristes jours, elle descendit à la cuisine pour s'entendre avec le chef sur les repas et avec les domestiques pour le service. Mais, à son grand étonnement, il lui fut répondu que M. le marquis avait commandé que, chaque matin, on lui présentât les menus et que les domestiques vinssent tous aux ordres, dans sa chambre, à huit heures, si bien que tout était arrêté pour ce jour-là.

Sans se décourager, d'un trait, Nadine monta chez le marquis.

— Mon père, lui dit-elle, après le vide affreux qui s'est fait dans cette maison, mon devoir est de suppléer, en tant que je le pourrai, et au moins matériellement, ma mère bien-aimée. Je viens d'aller aux communs ; on me dit que vous avez déjà donné vos ordres, que vous n'avez négligé nul détail... Je ne veux pas vous laisser cette besogne ni ce souci. Permettez-moi de me charger de l'intérieur de la maison ; je ferai de mon mieux ; ce sera bien imparfait, sans doute, mais je tâcherai de m'inspirer des souvenirs de ce que faisait ma chère maman ; et votre indulgence me pardonnera mon insuffisance en faveur de ma bonne volonté.

— Je vous remercie, Nadine, fit le marquis ; votre offre est généreuse et me touche beaucoup, mais je ne puis l'accepter. Mener une maison comme celle-ci est une trop lourde tâche pour votre jeunesse, mon enfant ; il y faut l'expérience d'une femme très entendue, ou l'autorité d'un homme ; à défaut de la première, hélas ! il y aura la seconde !

Et comme elle insistait, parlant d'avoir au moins son petit département : la cuisine, ou l'office, ou la lingerie, pour soulager un peu son pauvre cher père.

— Non, répondit-il avec une fermeté qui n'admettait pas de réplique ; ce que vous demandez est impossible, n'y songez donc pas, je me chargerai de tout. Ce soin ne me fera point de mal, il m'occupera ; que deviendrais-je sans cela ?

M. et M<sup>me</sup> de Querle partirent à leur tour, et le marquis resta seul avec Nadine.

Le soir de leur premier dîner en tête-à-tête, lorsqu'ils furent retournés au salon, la jeune fille vint calmement se placer près de lui, sur le canapé, et lui prenant la main :

— Combien je regrette pour vous le départ de M. et de M<sup>me</sup> de Querle ! lui dit-elle. Ils vous distraient un peu, par leur présence, et leur affection vous était douce. Je suis sûre qu'ils vont beaucoup vous manquer ces jours-ci...

— Non, fit le marquis, j'ai plus besoin de solitude que de compagnie. Il m'en coûte d'avoir sous les yeux d'autres personnes que celle à qui je pense sans cesse, de parler de banalités quand j'ai l'esprit occupé d'un seul objet, et d'être forcé de dominer ma tristesse.

— Ah ! je vous comprends, dit Nadine... A nous deux, nous parlerons de notre chère morte, mon bon père, et rien que d'elle !...

— Encore moins, fit le marquis ; cela me déchire de faire revivre son souvenir en des paroles qui ressuscitent toute l'horreur de la catastrophe. Je suis trop près encore de ce terrible événement pour en parler avec sang-froid ; plus tard, peut-être, le temps passant sur cette cuisante blessure et l'apaisant, trouverai-je quelque douceur à évoquer la si chère mémoire de ma pauvre Odile. Aujourd'hui, je n'en ai pas le courage...

— C'est vrai, fit Nadine, c'est si dur !... Causer d'elle et se dire à tout instant que c'est fini, que les souvenirs sont tout ce qui nous reste d'elle...

— Oui, continua le marquis, sans paraître avoir écouté l'interruption et poursuivant son idée ; j'ai besoin d'être seul, éloigné des êtres familiers de ma vie passée ; je songe à voyager...

— C'est un bon projet, fit Nadine ; où irez-vous ?

— Je ne sais encore, répondit le marquis, bien loin peut-être...

— Pas en Autriche ?... demanda la jeune fille, déjà saisie.

— Oh ! non ! pas de sitôt là-bas, si tant est que jamais j'y retourne !



Il n'en fut pas dit davantage ce soir-là.

Le lendemain matin, le marquis fit demander Nadine dans son cabinet :

— Mon enfant, lui dit-il, j'ai réfléchi à notre conversation d'hier soir, et le projet dont je vous avais parlé est maintenant arrêté. Je vais partir pour l'Angleterre.

— Bien, mon père, je suis prête; quel jour nous mettrons-nous en route?

— Nadine, fit le marquis, doux, mais très ferme, je ne puis vous emmener.

— Vous ne pouvez m'emmener! s'écria Nadine, subitement en larmes. Oh! mon père, mon père chéri! je vous en supplie, au nom de celle que nous pleurons, ne m'imposez pas cette torture, au moment où, moi aussi, j'ai tant perdu, où je souffre tellement, et de la perte que nous avons faite, et de votre douleur!

— Mon enfant, cette séparation est nécessaire.

— Non, mon père, mon père bien-aimé, elle ne l'est pas, elle n'est pas possible; jamais je ne vous abandonnerai dans des circonstances pareilles! Ma chère mère sortirait de sa tombe pour me reprocher mon ingratitude, si j'y consentais!

— Telle est ma volonté pourtant, Nadine.

— C'est une volonté que je vaincrai, mon père, par mes prières, par mes supplications, par mes larmes, répondit la jeune fille, exaltée. Je vois bien que vous voulez vous renfermer dans votre douleur, mais mon devoir est de vous empêcher de vous y abandonner, car elle vous tuerait. N'est-ce pas assez d'avoir perdu ma mère, faudrait-il aussi que Dieu vous reprît à ma tendresse? Oh! mon père chéri, alors j'en mourrais!

— Non, Nadine, fit M. d'Histal, que cette exaltation refroidissait plutôt, tant elle était contraire à sa propre nature, vous ne mourrez pas, car vous avez, Dieu merci, d'autres affections encore en ce monde. Mais il n'est pas question de cela, et il ne faut pas prendre au tragique une séparation temporaire. Je vais en Angleterre, en Irlande, ensuite, chez des amis, où je ne puis vous conduire.

— Un père peut mener sa fille partout.

— Sa véritable fille, peut-être, Nadine...

— Mais ne le suis-je pas? s'écria la jeune fille. Depuis onze ans, n'avez-vous pas été pour moi le meilleur, le plus dévoué, le plus tendre des pères? N'avez-vous pas tenu, par delà, la promesse, qu'en lui demandant de me donner à vous, vous avez faite à mon père, de le remplacer entièrement et toujours auprès de moi? N'ai-je pas, pour vous, la plus filiale affection? Alors, en quoi ne suis-je pas votre véritable fille?

— Vous l'êtes, Nadine, autant qu'on le peut être en dehors des liens du sang. Calmez-vous donc, ma chère enfant, et, je vous en prie, ne m'imposez pas le chagrin d'une insistance à laquelle, vous me connaissez assez pour le savoir, je ne céderai pas...

Nadine comprit qu'elle était vaincue, et aussi qu'elle avait fait fausse route, que sa rébellion à une volonté si nettement exprimée indisposait contre elle M. d'Histal, qu'une soumission triste et résignée, au contraire, eût plutôt touché et favorablement prévenu pour l'avenir. Mais elle ne sut pas dominer la mauvaise humeur, le dépit qui montèrent en elle à la conscience de cet échec et de cette erreur. Et, très froide :

— Je me tais, dit-elle, car je vois bien que vos sentiments pour moi ne sont pas ce que je croyais, et qu'avec ma bonne mère, qui, elle, m'aimait tant, j'ai perdu aussi votre affection.

— Non, Nadine, vous n'avez rien perdu, répondit le marquis, pressé de clore l'entretien, et j'espère que la réflexion vous le démontrera mieux que des paroles. Habituez-vous donc à la pensée de notre séparation, et préparez-vous-y, car je partirai d'ici une huitaine de jours.

— Et où irai-je, demanda Nadine, bravache; resterai-je ici, m'installerai-je à Paris, entrerais-je dans un couvent en attendant votre retour?

— Vous irez à Curgeon, répondit le marquis, irrité par cette attitude, et vous y resterez jusqu'à ce que je vous fasse dire de le quitter.

Puis, se levant, il fit comprendre ainsi à Nadine qu'elle avait à se retirer.

MARY FLORAN.

(La suite au prochain numéro.)

## A NOS LECTRICES

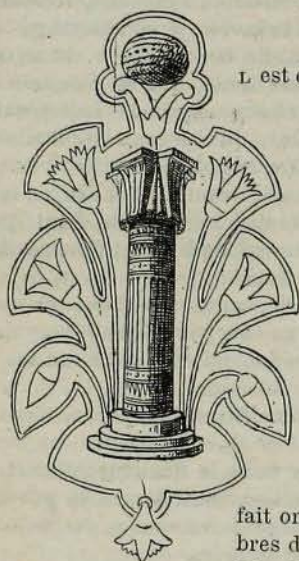
Notre collaborateur, M. l'abbé Vigneron, dont nous avons publié de nombreux articles sous les pseudonymes Un Missionnaire et Ch. de Vitis, a obtenu le prix de 30,000 fr. du Petit Journal, pour son Roman de l'Ouvrière, œuvre aussi remarquable par sa portée morale que par son intérêt dramatique. Nos lectrices apprendront avec plaisir que nous leur donnerons prochainement une intéressante étude historique de Ch. de Vitis sur les Fiancées de Louis XV.

Ajoutons également que les Étapes de Simone, roman de M<sup>lle</sup> Aigueperse, vient de recevoir une flatteuse distinction : La Société nationale de l'Encouragement au Bien lui a décerné une Médaille d'honneur et un diplôme dans sa séance générale, au Cirque d'hiver, le 31 mai 1896.

Nous nous empressons de signaler ces distinctions accordées à des auteurs très aimés de nos abonnées, qui s'associeront sûrement aux félicitations que nous leur adressons.



## LE MARDI-GRAS DE M<sup>LLE</sup> DE GRIGNAN



Il est deux heures de l'après-midi. Dans le salon du château de Grignan, en Provence, le sept février de l'an seize cent quatre-vingt-dix, quatre personnes sont réunies.

Le temps est maussade, le ciel embrumé; de gros nuages opaques passent, chassés par le mistral. Le vent, par brusques saccades, fait ondoyer la cime des arbres du parc et chante, dans les corridors, une gamme plaintive, aux vibrations continues, troublantes comme des appels lointains.

Un feu clair, un feu de racines d'oliviers, qui brûle dans la cheminée, met seul dans cette grande pièce une note de chaleur et de vie.

Le comte de Grignan, à la table de jeu, fait avec son voisin de campagne, le baron de la Garde, une partie d'échecs qui dure depuis une heure.

Auprès de la cheminée, la jambe étendue sur un tabouret et toute emmitoufflée de flanelles, M. le chevalier Adhémard de Grignan; en proie à toutes les fureurs d'un accès de goutte, laisse de temps à autre échapper quelques exclamations vigoureuses qui seraient mieux à leur place au bivouac de son ancien régiment que dans le salon de sa belle-sœur.

Mais la comtesse ne paraît pas, à vrai dire, prête à s'en offenser, ni même à les remarquer. Assise devant la fenêtre, sur un petit canapé bas, la tête appuyée sur sa main, dans une attitude rêveuse qui sied à sa grâce nonchalante, elle relit une lettre de sa mère; et la plume et l'écritoire placés sur une table, à sa portée, disent qu'elle ne tardera guère à y faire réponse.

Elle est, cette comtesse de Grignan, dont nous n'entrevoions la figure qu'à travers le prisme d'une

adoration maternelle exaltée, encore jolie à quarante-deux ans, conservant dans l'ensemble de sa physionomie spirituelle, de ses traits aux lignes affinées, ce charme de séduction qui, si fortement, avait conquis tous ceux de son entourage. Mais les secousses d'une santé délicate, d'un tempérament nerveux, prompt à s'inquiéter, et de réelles et pénibles difficultés matérielles, se réunissent, ce jour-là, pour assombrir son front. La comtesse a ses vapeurs; elle voit tourner autour d'elle ces noirs soucis, ces monstres que, dans sa correspondance avec sa mère, s'efforçant à en badiner, elle appelle : « ses dragons ».

Le comte, son mari, ne lui a donné jamais de bien vifs sujets de contentement. Il n'est plus jeune maintenant, et c'est pourtant afin de réparer les brèches faites à sa fortune par ses ruineuses prodigalités, que la famille de Grignan a dû venir s'enfermer dans ce château, renonçant, pendant toute une année, aux revenus et aux honneurs de la charge de lieutenant-général, que le comte occupe à Aix.

Cette réclusion forcée n'est aucunement dans les goûts de la comtesse et lui semble plus dure encore, dans un moment où l'avenir de ses enfants aurait exigé qu'elle déployât toutes les ressources de son activité. Son fils, le petit marquis, colonel à dix-huit ans, se trouve seul à Paris, fort empêché dans ses nouvelles fonctions; il les faudrait soutenir par un train qui s'accorde mal avec l'état présent des affaires. Sa fille, Pauline, cette « délicieuse merveille », au dire de sa grand'mère et du vieux marquis de Coulanges, son admirateur passionné, vient d'avoir seize ans. On pourrait songer à l'établir; mais qui s'avisera de la rechercher cet hiver, dans la solitude de Grignan ?

Les heures de cette journée de mardi-gras, comme celles qui les ont précédées, s'écoulent languissantes; et le silence lourd, le silence de l'ennui qui plane dans le salon, n'est troublé que par le bruit des pièces glissant sur l'échiquier d'ivoire.

Cependant, un laquais, ouvrant à deux battants la porte du fond, annonce d'une voix retentissante : — Monsieur le marquis de Simiane.

A ce nom, suivi aussitôt par l'entrée d'un jeune homme de fort bonne mine, tous les regards se tournent vers le nouvel arrivant.

Le marquis de Simiane, après avoir fait quatre pas sur le parquet ciré, qui reflète comme un miroir ses bottes à l'écuyère et la plume blanche du chapeau qu'il tient à la main, s'est arrêté et exécuté



punctuellement les solennelles révérences dues aux honorables maîtres de céans.

— Monsieur de Simiane, s'écrie le comte, quelle heureuse fortune nous vaut cette visite dans notre ermitage ?

— Je passais dans le pays, monsieur le comte, et me suis fait un devoir de vous apporter les compliments de ma mère, en même temps que mes hommages respectueux. Ma mère m'a prié de vous mander encore les excellents souvenirs qu'elle a gardés de son séjour à Grignan, et de vous assurer, madame la comtesse, de ses plus dévoués sentiments d'amitié.

— Je les reçois avec une joie parfaite, monsieur de Simiane, répond la comtesse, et vous supplie de lui faire agréer les témoignages de ma très vive estime.

Le marquis prend place sur un siège. La conversation continue, sur un ton de civilités réciproques mais peu récréatives. La comtesse, au reste, n'est pas en verve. M. de Grignan n'a jamais été grand causeur. Le baron de la Garde, homme timide et renfermé, s'est écarté du cercle et, les yeux fixés sur l'échiquier, continue mentalement les combinaisons de son échec et mat. Le chevalier seul, qui saisit avec empressement tout ce qui peut le distraire de ses maux, interroge le marquis sur les nouvelles de la ville et de la cour.

Louis de Simiane doit se rendre à Paris sous peu ; il va faire partie des gentilshommes de Monsieur le duc d'Orléans.

Chacun le félicite et lui souhaite bon voyage.

Si pourtant la comtesse était moins absorbée, elle remarquerait les regards investigateurs que le marquis jette autour de lui. Il semble qu'il ait attendu tout autre chose de cette visite. Son visage s'éclaircit lorsque paraît M<sup>lle</sup> Pauline, que sa mère a fait appeler.

C'est, à la vérité, une fort jolie personne, et bien capable d'attirer l'attention d'un jeune seigneur de vingt ans. Elle ressemble à sa mère, dont elle a la soyeuse chevelure blonde, séparée de chaque côté de la tête en une infinité de petites boucles retombant sur la nuque ; les yeux bleus, avec des cils noirs qui donnent à sa physionomie quelque chose de piquant et d'imprévu. Mais elle a aussi, de sa grand-mère, l'incomparable marquise, la vivacité, le sourire enjoué, la taille libre et souple, et ce petit bout de nez carré dont M<sup>me</sup> de Sévigné plaisante si agréablement.

Cependant, soit que l'instinct de coquetterie, bien naturel à seize ans, ne lui ait pas encore murmuré ses conseils, soit que M<sup>lle</sup> de Grignan ne se soucie point, ce jour-là, de soutenir la réputation brillante que ses amis lui ont faite, après avoir répondu par une cérémonieuse révérence au profond salut du marquis, elle va s'asseoir sur un tabouret, où elle demeure coite et les yeux baissés, pendant tout le reste de la visite.

Louis de Simiane, évidemment dépité, fait de

vains efforts pour arracher un sourire à cette bouche mutine, imperturbablement close ; puis, au bout d'un quart d'heure, prétextant un rendez-vous où il est attendu, il se lève et prend congé de ses hôtes.

Après son départ, tout rentre dans l'ordre : les deux joueurs reprennent leur partie, le chevalier pousse de nouveaux soupirs, la comtesse écrit. Le bruit de la plume d'oie, qui court sur le papier, forme une petite basse musicale et discrète, qu'interrompent seuls les pétilllements du feu ou le choc des échecs. Quant à M<sup>lle</sup> Pauline, elle a disparu.

## II

— Morbleu ! s'écrie le marquis de Simiane, dévalant au galop, de fort méchante humeur, les sentiers rapides qui descendent, au milieu du bois, le mamelon dominé par le château ; je me suis égaré, je suis fourvoyé dans ce pays-ci ! Il faut que ma mère ait eu des visions pour me dépeindre Grignan comme un séjour enchanteur, animé par d'adorables magiciennes. Le chevalier gouteux, le comte et le vieux baron peuvent, sans doute, passer pour d'assez respectables sorciers ; mais les deux magiciennes semblaient habiter le royaume des songes, dont elles n'ont pas daigné descendre en ma faveur. Ce grand salon lugubre, et ces statues figées dans leur roideur, voilà de plaisantes images ! Si ma mère m'a envoyé ici avec quelque intention matrimoniale, à coup sûr, elle aura manqué son but : Quelle visite pour un jour de mardi-gras... Et quelles malencontreuses routes, ajoute-t-il, en relevant son cheval, qui vient de butter si brusquement que le marquis a failli faire le saut périlleux.

Plus grande encore est son impatience lorsqu'il s'aperçoit que le cheval s'est blessé, et que ce serait folie de l'obliger à continuer présentement le voyage. Le marquis tient à son cheval comme tout bon cavalier ; désolé, furieux de ce contre-temps, il jette les yeux autour de lui. Il se trouve alors en plein bois ; au-dessus de sa tête, à travers la dentelle des branches dépouillées, il entrevoit bien encore les tourelles de Grignan ; mais, plutôt que de retourner dans cette demeure revêche, M. de Simiane préférerait passer la nuit dans la forêt. A tout hasard, il pousse un cri d'appel auquel un autre cri répond ; il voit bientôt venir un garde, qui se met à son service et lui offre, naturellement, de le ramener au château.

— Grand merci ! mon brave, répond le marquis, je suis peu soucieux de faire remonter à mon cheval ces chemins empierrés ; n'as-tu pas près d'ici quelque maisonnette où, lui et moi, trouverons fort bien un abri ?

Le garde, enchanté de l'aubaine, conduit M. de



Simiane à la chaumière qu'il habite dans une clairière voisine.

Le marquis, après avoir lui-même installé son cheval à l'écurie, monte dans la chambre du premier, que la femme du garde s'empresse de lui accommoder. Il se met à la fenêtre, regarde le ciel gris, écoute souffler le vent qui entrechoque les branches des noyers, bâille et, finalement, se dit que cette journée si mal commencée, s'achèvera de la façon la plus maussade, lorsque, tout à coup, il se rejette en arrière. Une robe de soie bleue vient d'apparaître au coin qui débouche du bois.

— N'est-ce pas M<sup>lle</sup> de Grignan que j'aperçois là-bas? demande-t-il à la paysanne, occupée à faire le lit.

— Oui, bien, monsieur; c'est elle qui se dirige ici, selon toute apparence, suivie de Flarue, le maître d'hôtel. Permettez que j'aie m'enquérir de ce qu'elle nous veut.

— Allez, allez, mais je vous prie, ma bonne femme, dispensez-vous de raconter à M<sup>lle</sup> de Grignan l'événement qui me retient ici. Je tiens à ce que le bruit de cette aventure n'arrive pas jusqu'au comte, qui m'enverrait chercher de force.

En faisant cette recommandation, Louis de Simiane obéit au reste de dépit que lui ont causé les hôtes de Grignan, mais il a cependant la curiosité de prêter l'oreille au dialogue que la jolie Pauline engage, sur le pas de la porte, avec la femme du garde.

— Où sont vos deux garçons, Mathurine? je viens vous les enlever.

— Les voilà, mademoiselle. Holà! Claude, Joseph, arrivez vite. M<sup>lle</sup> Pauline vous demande.

Deux gamins de dix ans accourent en se bousculant, et enveloppent la jeune fille de leurs regards admiratifs et curieux.

— J'ai besoin d'eux, reprend Pauline, pour m'aider à porter des branches d'arbre vert, puis pour figurer dans la mascarade. Il y a ce soir grande réjouissance au château : souper, comédie, violons; vous y viendrez, Mathurine, ainsi que tous nos gens. C'est carême-prenant aujourd'hui; il nous faut divertir toute la maisonnée! Allons! venez, les petits! Dépêchons! que tout soit prêt avant la nuit. C'est une surprise que je veux faire à M. le comte, au chevalier et à ma mère. A ce soir, Mathurine. Amenez vos amis ou vos parents, si vous en avez près d'ici.

Et, suivie de maître Flarue et des deux petits paysans, elle s'enfonce dans le bois. On entend quelque temps encore les éclats de sa voix claire qui jette aux enfants de joyeux commandements.

Louis de Simiane s'est remis à la fenêtre.

— Ma foi, se dit-il, je ne pensais pas que M<sup>lle</sup> de Grignan fût folle de carnaval au point d'en vouloir inventer un ce soir dans de semblables conditions. Je veux être pendu si je crois un mot de cette histoire. Peut-être a-t-elle appris par le garde mon séjour ici, et veut-elle piquer ma curiosité et

me faire repentir d'avoir dédaigné l'hospitalité du château.

Mais, malgré cette supposition toute flatteuse pour son amour-propre, le marquis ne se sent pas convaincu.

— Si pourtant cette folie était véridique, reprend-il au bout d'un instant, je serais curieux de voir par quel moyen cette petite personne réussira à arracher à leur torpeur ses vénérables parents. Vraiment, si elle parvient à faire rire madame sa mère, à tirer le comte et son voisin de leur partie d'échecs, à faire oublier sa goutte au chevalier, je me rangerai à l'avis de ma mère et la déclarerai la première magicienne du monde. J'ai fort envie de m'en assurer... Mais comment rentrer au château et voir la chose de près sans être reconnu? Il faudrait aviser.

La nuit tombe, tandis que M. de Simiane, toujours accoudé à sa fenêtre, en face du bois qui se drape de brume, se livre à des combinaisons machiavéliques.

### III

Dans le salon, rien n'a changé de place. Lorsque le crépuscule a commencé à remplir d'ombre les grandes embrasures, les laquais ont apporté des lampes. La comtesse cache sa lettre; les deux gentilshommes ont abandonné les échecs pour le tric-trac; le chevalier sommeille dans un fauteuil.

Tout à coup, une étrange fanfare retentit : les portes de la pièce voisine, qui est la salle à manger, s'ouvrent et laissent voir le spectacle le plus singulier.

Tous les gens du château, plaisamment déguisés et masqués, sont rangés dans la salle au nombre d'une trentaine. Les piqueurs sonnent un appel de cor; les marmitons, comme des cymbales, font résonner leurs casseroles, et deux violoneux de village mêlent à ce concert burlesque le fausset de leurs crincrins. Pauline, les yeux brillants, toute rose de l'agitation qu'elle s'est donnée, s'avance, un bonnet de Folie sur la tête, secouant une marotte chargée de grelots, et s'écrie, après avoir fait taire les musiciens :

— C'est jour de fête! c'est carême-prenant! Le roi Carnaval finit son règne. Daignez, puissants seigneurs, lui permettre de vivre gaiement les instants qui lui restent, et vous confier pendant quatre heures au gouvernement de la Folie, son indigne représentant en ce château.

Le comte ne sait d'abord pas s'il doit rire ou se fâcher; ce beau remue-ménage qui, dans un pareil mystère, s'est fait à son insu. Mais il regarde sa fille, il la voit jolie, si vibrante de joie et de jeunesse, avec une telle envie de vivre, de s'amuser



ser, qu'il n'a de force que pour l'admirer, et répond, entrant dans la plaisanterie :

— Dame Folie, nous agréons votre requête et vous octroyons, dans ce royaume, toutes libertés qu'il vous plaira de prendre, à la seule condition qu'à minuit sonnant la fête sera terminée.

A ces mots, des bravos, des cris de : « Vive monsieur le comte ! » partent de tous côtés. Pauline, en grande pompe, organise le cortège. On se met à table. La comtesse sourit déjà, heureuse de cette exubérance de sa fille, qui lui rappelle les gaités de ses premières années, M. de la Garde n'est pas encore remis de sa surprise, mais le chevalier commence à se dégourdir. Le souper s'achève au milieu de la confusion la plus animée. On ne reconnaît personne ; les laquais qui présentent les plats ; ceux qui offrent à boire, les officiers servants, tout est masqué.

Le chevalier prétend les deviner, et ses méprises divertissent fort la compagnie. Cependant, Pauline s'est levée avant la fin du repas ; c'est pour reparaitre un instant après, déguisée d'une autre façon : elle a mis un des habits de son frère, une perruque ; elle traîne à sa gauche une longue rapière.

Suivie d'une soubrette de son âge, à qui elle a fait la leçon, elle va jouer la comédie sur un théâtre qui s'est élevé par magie à l'autre bout de la pièce.

Chacun prend place, le spectacle commence. Pauline a fait un plan, préparé quelques entrées, dressé pour lui donner la réplique, la soubrette et trois ou quatre garçonnets.

Mais les scènes les plus amusantes sont celles qu'elle improvise, d'une verve endiablée, changeant d'aspect, de personnage dans l'espace d'une seconde, tour à tour vieux soldat ou galant officier racontant ses prouesses, la bataille de Rocroy, avec un accent gascon d'un comique irrésistible.

Pour le coup la glace est rompue ; le rire triomphant, le rire, d'autant plus impérieux qu'il s'attache à des puérilités, s'empare de l'auditoire. La comtesse oublie ses vapeurs, le chevalier ne sent plus sa goutte ; le comte applaudit des deux mains, et M. de la Garde se renverse sur sa chaise en pâmant. Dans le fond de la salle, les serviteurs poussent des cris d'enthousiasme. C'en est fait ; Pauline a victoire gagnée. Avec les seules ressources de son esprit, de son imagination de seize ans, elle a réussi à déridier tous les fronts moroses. Certes, son mérite est grand ; mais qui pourrait dire que la malicieuse petite fille de M<sup>me</sup> de Sévigné n'ait pas voulu faire d'une pierre deux coups, et su fort bien quel était le jeune paysan, gauche sous ses habits d'emprunt, qui se cachait derrière Mathurine ? Personne assurément. Cependant, il est permis de croire que quatre années plus tard, quand la nouvelle marquise de Simiane quitta Grignan, au bras de son mari, elle lui fit la confidence de son innocente rouerie. Le Mardi-gras de M<sup>me</sup> de Grignan a décidé du bonheur et de la vie entière de la marquise de Simiane.

MARIE DE LACRETELLE.

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### MANIÈRE D'ENLEVER LES TACHES D'ENCRE SUR LE LINGE BLANC

(Recette envoyée par une abonnée)

Moins énergique que le sel d'oseille.

Mettre le linge, si l'objet est petit, ou seulement la partie tachée, si l'objet est grand, à tremper dans du lait à peine tiède ; de temps à autre, savonner la tache qui part comme par enchantement. Ne rincer à l'eau que lorsque l'encre a complètement disparu.

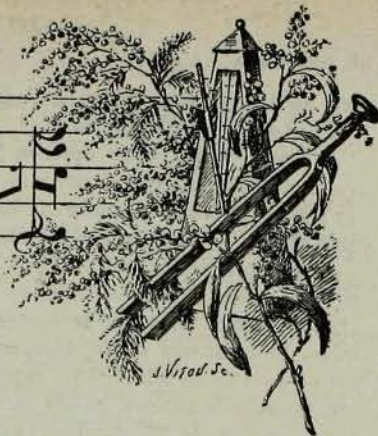
\*\*\*

### MANIÈRE DE CONSERVER LES TOMATES AUTREMENT QU'EN SAUCE

Au lieu de les conserver en sauce, on peut garder des tomates pour l'hiver en les coupant par moitié que l'on fait sécher dans un four chauffé modérément. On les met ensuite dans un sac que l'on place dans un endroit très sec.

Lorsque, l'hiver, le moment est venu de s'en servir, on les met tremper dans de l'eau chaude où elles gonflent sensiblement, puis on les fait cuire comme garniture de viande ou en sauce ; dans ce dernier cas, on les fait cuire à petit feu pendant au moins deux heures dans une petite quantité d'eau ; on procède comme pour la sauce ordinaire.





Théâtres-lyriques : Opéra-Comique : *La Femme de Claude*; *Don Pasquale*. — Opéra : Adieux et débuts, reprises et études. — M<sup>lle</sup> Parent en Sorbonne : sa méthode et ses cours (2<sup>e</sup> article).



LA population parisienne se métamorphose lentement depuis deux mois, et bientôt il n'y aura plus un Parisien à Paris, si ce n'est celui qu'un devoir ou un besoin rive à sa chaîne.

Nos théâtres lyriques n'en ont pas moins fait bonne contenance, et si nombre d'étoiles de première grandeur ont été briller sur les plages mondaines et étrangères, beaucoup sont restées jusqu'à la dernière heure fidèles au berceau de leurs succès.

On a même eu à enregistrer, à cette époque tardive, une première à l'Opéra-Comique, dont la fortune, pour ainsi dire, coupée dans sa fleur par la fermeture annuelle de ce théâtre, n'a pas permis aux augures de la presse de se prononcer sans hésitation sur sa longévité et sa valeur.

Nous voulons parler de *La Femme de Claude*, drame lyrique en trois actes, que M. L. Gallet a tiré avec talent de la pièce d'Al. Dumas fils, la moins musicale qui soit au monde, et représentée au Gymnase-Dramatique, pour la première fois, en 1873. L'habile librettiste a vraiment fait un tour de force en transformant pour un théâtre lyrique cette donnée philosophique, pièce à thèse qui n'a rien à voir avec la musique. M. L. Gallet n'avait qu'un parti à prendre, et il l'a pris. C'était d'imprimer à son œuvre un caractère militaire et anecdotique, en faisant de l'ingénieur Claude Rupert un général de la République en 1792, tandis que l'action, dans la pièce de Dumas, se passe à notre époque de scepticisme moderne, ce qui explique, sans le justifier ni l'absoudre, le mot trop célèbre de la fin, objet de tant de polémiques passionnées, et que son auteur désavoua plus tard.

M. Albert Cahen, qui a écrit la musique de ce poème sans poésie, était déjà très honorablement connu comme distingué musicien et homme de goût par des ouvrages antérieurs fort appréciés.

Ainsi, *Le Bois*, joué à l'Opéra-Comique; *Le Vénitien*, représenté à Rouen; *Jean le Précurseur*, drame biblique; *Endymion*, poème mythologique, etc., réalisèrent tous de flatteurs succès. Mais, mal servi par un sujet anti-musical, le compositeur n'a pu donner un libre cours à son inspiration. Il en a tiré le meilleur parti possible grâce à un travail aussi consciencieux que correct, d'où surgissent parfois des idées mélodiques fort applaudies. Ce dont il faut louer M. A. Cahen, c'est d'avoir su donner à chaque personnage le caractère qui lui est propre, et a réussi à adapter sa musique au poème d'une façon aussi heureuse que sincère, quoique sa muse n'y fût guère encouragée. Du reste, si on rencontre quelques lacunes dans la cohésion des idées musicales de l'ouvrage, il faut surtout l'attribuer aux nombreuses retouches et aux longs relards imposés au compositeur pour les besoins de l'action scénique et qui ont abouti à présenter son œuvre au public huit jours avant la clôture annuelle! Cela n'a pas empêché les auditeurs de s'y intéresser, et ils ont vivement applaudi compositeur et interprètes : M. Bouvet, un Claude Rupert parfait; MM. Jérôme et Isnardon, M<sup>lle</sup> Nina Pack, dont la voix manque d'égalité, et M<sup>lle</sup> Pascal, qui n'est pas encore bien aguerrie, malgré son joli organe. L'orchestre de M. Danbé est toujours la perfection même.

Une très intéressante reprise de *Don Pasquale* a suivi cette tardive première. Le public de 1843, époque où fut donné le gracieux ouvrage de Donizetti à Ventadour, n'avait certes pas de nombreux représentants à cette reprise chez M. Carvalho. Mais nous devons constater que celui de 1896 a écouté avec ravissement cette musique d'un autre âge, ces mélodies d'une fraîcheur exquise, ces tendres cantilènes assaisonnées par les éclats d'une gaieté du meilleur ton. Il n'est pas jusqu'au rôle secondaire que joue l'orchestre dans les œuvres italiennes de ce siècle, qui n'ait plu par sa douceur reposante; il est vrai que M. Danbé y a mis toute la finesse délicate qui n'est plus dans les mœurs orchestrales de notre temps.



Quant aux acteurs, il faut dire bien vite que M. Fugère, en Don Pasquale, se montre comédien accompli et chanteur de premier ordre, dont la voix possède un charme rare. M. Clément chante avec beaucoup de sentiment de ravissantes mélodies; M. Badiali, un peu froid peut-être, possède des notes d'un timbre agréable, et M<sup>lle</sup> Parantani s'acquitte de son rôle avec autant de grâce que de franche gaieté.

On sait que M. Widor a terminé sa partition sur le livret de M. Cain : *Les Pêcheurs de Saint-Jean*, ouvrage lyrique qui sera donné chez M. Carvalho au cours de la prochaine saison. Le grand talent de ce maître promet une œuvre de haute attraction.

Faut-il le croire ? On assure que M. Victor Maurel est engagé à l'Opéra-Comique pour chanter Don Juan, avant la reprise de ce chef-d'œuvre, à l'Opéra, avec M. Renaud.

Le célèbre ténor Van Dyck a fait ses adieux au monde parisien dans *Tannhauser*, et M<sup>lle</sup> Kutschera débutait, quelques jours après, sur notre première scène. Cette cantatrice, dont le médium est un peu sourd et la prononciation défectueuse, a eu du succès dans la *Walkyrie* par son jeu dramatique, où elle force un peu la note pourtant. N'oublions pas une très belle reprise du chef-d'œuvre de Saint-Saëns, *Samson et Dalila*, donné à l'occasion de son cinquantième musical, où le grand maître français, disons le maître des maîtres de tous les pays, a mis le comble à l'enthousiasme du public, déjà transporté, en disant, dans des vers charmants et pleins de cœur, les mérites de ceux qui présideront à son éducation musicale. Le début d'un ténor, M. Courtois, en Samson, a été très brillant, et M<sup>me</sup> Héglon s'est surpassée en Dalila.

Plus récemment, un nouveau Sigurd débutait avec bonheur à l'Opéra; M. Gautier est un ténor sorti du Conservatoire; sa voix a du charme, de la justesse et de la vigueur.

On s'occupe des études de *Thermidor*, le drame lyrique en quatre actes, de MM. Emile Zola et A. Bruneau, qui sera donné l'hiver prochain.

Dans notre précédent numéro, l'abondance des matières ne nous a pas permis de donner à l'enseignement de M<sup>lle</sup> H. Parent toute la place qu'il mérite. On a pu voir par sa réunion d'élèves, dont nous avons parlé ici, les précieux résultats de sa méthode. Mais nous voulons reproduire, avec plus de détails, les parties principales de ses deux conférences en Sorbonne, où l'éminente musicienne s'est fait admirer autant par son talent oratoire que par sa science musicale.

M<sup>lle</sup> Parent a d'abord exposé, avec une clarté parfaite, comment sa méthode reposait sur le développement de la personnalité de l'élève par le maître, et non sur de simples procédés d'imitation; sur l'accentuation, prise pour base de la diction musicale; et l'importance attachée à la qualité du son,

comme aux diverses attaques de la touche pour varier la sonorité.

La savante conférencière a expliqué comment elle avait été amenée à sortir des routes tracées et à concevoir un système qui, sans cesser d'être artistique, fût aussi vulgarisateur, pour répondre aux besoins d'une époque où toutes les jeunes filles, douées ou non pour la musique, apprennent le piano.

On voit de suite tout l'avantage d'un enseignement ainsi établi sur des bases intellectuelles, en donnant un rôle prépondérant à l'intelligence générale et au raisonnement.

A cette première conférence, après avoir démontré que sa méthode est à la fois une méthode d'application en même temps que de transmission, fondée sur un ensemble de principes de pédagogie qui concernent la direction, et de principes de virtuosité qui ont pour but le travail et l'exécution, M<sup>lle</sup> Parent a développé ces principes de pédagogie avec l'aisance et l'autorité d'un maître de la parole comme de la musique.

Ce n'est qu'à sa deuxième séance en Sorbonne que M<sup>lle</sup> Parent a exposé avec une admirable clarté ses principes de virtuosité, nommé ses ouvrages, où l'on trouve l'indication de tous ses procédés personnels, et raconté l'origine et le but de ses fondations scolaires : *Ecole préparatoire au professorat, Ecoles d'application*, sous forme de cours, pour les jeunes filles du monde, puis un cours gratuit de *Pédagogie musicale*, où le grand professeur tient sous le charme, une fois par semaine, une foule pleine d'admiration. Nous avons dit combien M<sup>lle</sup> Parent, qui parle comme elle écrit et manie la parole avec la même virtuosité que la plume et les doigts, avait soulevé l'enthousiasme de son savant auditoire à ces deux mémorables séances.

La presse a été unanime à féliciter M<sup>lle</sup> Parent; M. Michel Brennet, l'un des plus distingués rédacteurs du *Guide musical*, rend un juste hommage à l'œuvre et au caractère de l'éminente fondatrice et termine ainsi : « C'est pour s'être faite uniquement et volontairement la servante de l'art, et non sa gouvernante, que la méthode de M<sup>lle</sup> Parent vivra et restera. »

Dans *le Soleil*, un article plein de finesse et d'esprit d'observation, célèbre les mérites de la savante musicienne et de l'élégante oratrice en termes les plus flatteurs et les plus vrais. D'autres ont parlé, comme nous, des précieux services que l'enseignement de M<sup>lle</sup> Parent rend et rendra en core à l'art et aux artistes.

On nous demande où se trouve éditée la jolie *Musette XVII<sup>e</sup> siècle*, de A. Périlhou, souvent et admirablement chantée cet hiver par M<sup>me</sup> Crabos. Editeur, H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne.

MARIE LASSAVEUR.



# CAUSERIE



A chère lectrice, vous m'écrivez : « Je dois avoir fait, ces jours-ci, une grave impolitesse à un général; je l'avais pour cavalier à un mariage; en sortant de table, le notaire, mon autre voisin, m'offre son bras que j'accepte, et mon général me suit tout seul ».

Et vous venez me raconter cela à moi! A moi, l'amie et le représentant de l'armée dans le *Journal des Demoiselles*! — Vous avez abandonné ce brave soldat pour suivre un notaire... et vous voulez que je vous absolve?... jamais! toute ma personne se hérise à cette seule pensée...

La vérité, mon enfant, est que j'ai ri sans pitié de votre embarras en lisant votre récit alarmé. Je voyais si bien la scène : à table, le général faisant « son plus » pour vous plaire; multipliant les attentions, les grâces, vous parlant de la courroie de paquetage, du guidon, de la dragonne; puis, le dessert achevé, on se lève; brouhaha habituel des chaises, on pose sa serviette froissée sur la table, on reprend son éventail, on cherche ses gants; les couples se reforment, un bras s'offre à vous, et vous vous apercevez trop tard qu'il n'est pas charmé de passementerie; c'est un vulgaire bras noir, sans revers rouge, un bras de notaire, quoi! — Ce pauvre homme, il faut l'excuser: pendant tout le dîner, ses lunettes avaient lutté avec désavantage contre les étoiles du général, il en était fort ennuyé et, en homme habile, il a guetté la revanche. Elle s'est offerte tout à la fin, il en a su profiter, ne lui soyons pas trop sévères, quoi! qu'il soit bien triste de penser que le général ait fait sa rentrée au salon tout seul, en époussetant son dolman du bout de ses gants froissés pour se donner une contenance. — Non, ne vous alarmez pas trop, chère lectrice, car s'il y a eu impolitesse, ce dont je doute, elle retombera sur le hardi tabelion qui vous a ravie à l'armée. Dans la vie, le plus souvent, la femme ne doit pas prendre l'initiative, elle doit attendre, suivre; on peut s'appuyer sur ce principe dans les cas embarrassants, et c'était le vôtre; car, j'ai vu souvent, dans les dîners où le nombre d'hommes était supérieur à celui des femmes, le cavalier choisi pour en conduire une à l'aller, s'effacer galamment pour laisser à l'autre voisin le plaisir ou l'honneur d'offrir son bras au retour.

Enfin, quand, dans un premier moment de surprise, d'embarras ou d'étourderie, on croit avoir participé à une impolitesse de ce genre, il est toujours facile, par un mot, un mouvement de tête, un sourire, une petite révérence à peine ébauchée, de consoler celui qu'on a pu froisser; mais il faut prendre bien garde alors de ne rien articuler qui puisse désobliger le vainqueur de cette lutte courtoise. L'amour-propre masculin est extrêmement chatouilleux pour ces sortes de choses; ne l'oublions pas.

Je relis votre lettre, chère lectrice, et je me trouble, car, dans le premier mouvement de ma réponse, je vous ai traitée comme une jeune fille toute simplette et rougissante; je vous ai même appelée, je crois, mon enfant. Or, en y regardant de plus près, je me dis qu'une personne qui, à un dîner de noce, est placée entre le notaire et un général, est évidemment, par son âge ou sa position, une femme « de conséquence ». Mon Dieu! qu'ai-je fait! Vous êtes peut-être grand'mère?

Puisque je suis en train de répondre aujourd'hui, je relève une autre question qui m'a été faite par l'une de vous : « Comment, me demande-t-on, faut-il terminer les lettres écrites à un homme de son âge, ou plus jeune? » — Cela dépend de trop de circonstances pour qu'on puisse donner une réponse absolue; il n'est possible de fournir que des indications laissant une certaine latitude; c'est à vous, mes chères amies, à votre tact, de choisir la formule qui s'adapte le mieux à votre position.

Plus la femme qui écrira sera jeune, plus elle devra mettre de réserve dans la terminaison de sa lettre. Vous avez vingt-cinq ans. Vous écrivez à un contemporain, dites-lui : *Monsieur, agréez, je vous prie; ou : Veuillez recevoir l'assurance de mes meilleurs sentiments.* Vous avez cinquante ans, dites : *Cher monsieur*, si cela cadre avec vos relations, et remplacez les « meilleurs sentiments » par l'expression de *ma sympathie*, ou le *souvenir affectueux*.

Il est clair qu'une jeune femme, et à plus forte raison une jeune fille, qui parlerait de sa sympathie à un jeune homme s'exposerait à ce que son correspondant, s'il avait de la fatuité (les hommes en ont toujours), sourirait en frisant sa moustache, et dirait à part lui : « Tiens, tiens! » Je sais que mon avis n'est pas celui de beaucoup de jeunes filles de notre temps; il me semble cependant qu'on n'a jamais rien à perdre en restant en deçà de la limite permise ou tolérée. Quant à la femme de cinquante ans, elle peut parler de sa sympathie et de son affection à tout le monde, la *pauvre*!



— Mais j'ai trente-cinq ans, me réplique une abonnée; comment faut-il m'exprimer?

Je n'en sais rien, les âges moyens sont toujours les plus périlleux; inclinez du côté qui se rapproche le plus de vos habitudes, de celles de votre milieu; si vous avez une position en vue, soyez un peu plus aimable: un mot gracieux parti de haut fait toujours plaisir. Il est certain qu'il y a bien des nuances; un seul cas ne donne lieu à aucune hésitation: c'est quand il s'agit d'un prêtre. Là, du respect, toujours, à cause du caractère sacré. S'il est âgé: *profond respect*; et s'il est jeune: *religieux respect*; si c'est un enfant par rapport à vous, l'équivalent d'un de vos propres fils: *affectueux respect*.

L'autre mois, ma collègue, qui cache sa haute intelligence et sa grande connaissance de la vie sous le joli nom d'Edmée, soulevait pour vous un petit coin du voile de ces mystères de nos usages; et, en lisant ses révélations piquantes sur certaines loix de la province, je me disais que le centre de la distinction et de l'élégance est vraiment Paris. Combien je préfère aux offrandes du flambeau de whist, qui rappellent toujours plus ou moins une maison de jeu payante, la discrète étrenne du vestiaire, donnée de la main à la main.

Je viens d'évoquer une image funeste, en écrivant ce mot *étrennes*. C'est le cauchemar du monde moderne, et certains maîtres de maison l'ont si bien considéré comme tel, qu'ils sont en train de l'anéantir. En effet, dans plusieurs châteaux bien tenus, l'étrenne est maintenant abolie. Lorsqu'on y reçoit, pour un séjour, des invités, les maîtres de ces hospitalières demeures indemnisent les domestiques et leur défendent formellement de recevoir aucune étrenne, en ayant soin de faire répandre la nouvelle sans affectation; là encore, le tact, la bonne grâce guident dans le choix des moyens d'avertir ses amis sans avoir à faire afficher une pancarte: *Ici, on reçoit gratis*.

C'est un surcroît de dépense pour les châtelains, mais cela épargne tant d'ennuis, tant de démarches désagréables à celui qui vient passer quelques jours, quelques heures sous votre toit!

Voilà un jeune homme qui est invité à ouvrir la chasse dans une maison riche et bien tenue. Il y a passé trois jours; dix domestiques l'ont servi et, à part la nourrice, je ne vois pas à qui il ne devra pas laisser un souvenir palpable de son séjour.

Le voyez-vous, au moment du départ, courant après le cuisinier, le maître d'hôtel, le valet de chambre, le jardinier, le palefrenier, le piqueur, le suisse, le cocher, le groom, la femme de chambre. L'un a les mains dans la pâte, l'autre est au fond du potager, le troisième étrille, un autre flirte dans le corridor avec les invitées de l'office ou bien reçoit en passant un ordre de la maîtresse de la maison qui, devant le but de vos circulations autour de son personnel, referme vivement sa porte pour vous laisser le champ libre. Vos mains sont pleines

d'écus; il a fallu aller les chercher au bureau de poste, où il n'y avait pas d'autre monnaie; vous vous égarez dans les corridors, tandis que vos mains et vos poches sonnent un carillon; les domestiques vous traitent de pingre et vous en êtes pour cent francs, sans compter le cadeau de fleurs ou de bonbons qu'il vous faudra faire en janvier, lorsque vous vous retrouverez à la ville. Cent francs pour avoir tué un lapin le premier jour et fourbu un cheval le second. Décidément, le nouvel usage aura du bon.

Il en est un autre qui tend aussi à se généraliser. Les cuisiniers et cuisinières sont devenus si *chers* (expression consacrée pour désigner l'anse du panier), que leurs rapines sont une cause de ruine. Voici comment on essaie de conjurer le danger: On prend un cuisinier à forfait; tant par jour pour tant de personnes et tant de plats; tant d'augmentation pour dîners de cérémonie de tant de convives.

Edmée vous citait encore quelques pittoresques expressions, comme celle de *taille* pour dire un corsage; que pense-t-elle de cette autre qui désigne le même objet: *gentil corps*; dans le Poitou, sur les rives de la Vienne, on ne se promène en *gentil corps* que lorsque la chaleur est extrême. Cela vous a un cachet Moyen âge tout à fait agréable. A Grenoble, le gilet d'homme s'appelle *corset*. (Oh! mes dragons!) Quelle ne fut pas ma surprise la première fois qu'une femme de chambre, à qui je demandai en rentrant l'emploi de sa journée, me répondit, avec l'accent mou de l'Isère: J'ai réparé le *corset* *noir* de monsieur.

En Normandie, le mot *gentiment* veut dire *douceur*; et une mère éplorée vous raconte que son fils est mort *gentiment* la nuit dernière.

Et l'on dit que la langue française est riche. Il faut croire qu'elle ne déverse pas ses trésors sur tous, puisque l'on invente chaque jour quelque mot nouveau destiné à dire une chose ancienne. L'an dernier, en revenant des bords enchantés de la Méditerranée, j'entendis un jeune cousin, qui avait eu beaucoup de soucis à propos de son chien malade, s'écrier:

— Ah! ma cousine! j'en ai pris des cheveux.

— Autrefois, le chagrin faisait tomber les cheveux; maintenant, il les fait donc pousser? demandai-je étonnée.

Le cousin eut un sourire railleur pour me répondre:

— Non, mais il les fait blanchir.

Lisez donc entre les mots, mes chères abonnées: Prendre des cheveux, c'est avoir des cheveux *blancs*.

Comme c'est fin, de bon goût et elliptique tout à la fois!

C. DE LAMIRAUDIE.



## DEVINETTES

## Mots en hélice

*Verticalement* : Petite ville de l'Ardèche.  
*Horizontalement* : Très dure. — Couleur. — Appel. — Exclamation. — Voyelle.  
 — Dans la marine. — Note de musique. — Défunt. — Pronom personnel. —  
 Chef-lieu de canton d'Ille-et-Vilaine.

(Marguerite Grosjean.)



## Logogriphe

Sans ma tête, amies, j'ai sauvé les humains  
 Dont la race sans moi serait anéantie.  
 Ai-je ma tête ? alors secondant tes desseins  
 Je t'élève ou t'abaisse au gré de ton envie.

(A. V. 1855.)

## Mots en éventail

*Autour de l'éventail* : Une secte de philosophes anciens signifiant promeneurs autour.

*Lettre commune à tous les mots et les finissant* : X.

*De gauche à droite* : Crayon. — Ville de France. —  
 Prénom féminin. — Père des Sarrazins. — Funeste aux  
 perroquets. — Ou esprit. — Passage souterrain. — Ange  
 de la mort. — Dans la physiologie. — Nom d'un royaume  
 ancien. — Ville du Nord. — Contraire de égal. — Ou  
 récif. — Dans l'Inde.

(Famille unie.)



## Tableau énigmatique

Nommer la fleur dont ces vers chantent le parfum :

..... Plante gracieuse,  
 Dans ta corolle vaporeuse  
 Vient se bercer chaque brise du soir :  
 Son haleine, que tu parfumes  
 Sous tes fleurs, glisse dans les brumes  
 Comme l'encens à travers l'encensoir.

(Gilberte et Denise.)

## EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DE JUILLET

## MOTS EN CARRÉ :

P A R I S  
 A B I M A  
 R I V A L  
 I M A G E  
 S A L E M

ÉPIGRAMME : Boileau contre Chapelain, auteur du  
 poème : *la Pucelle*.

## MOTS EN DRAPEAU :

L  
 A  
 R O C H E  
 O C H E T  
 C H E R E  
 H E R B U  
 E T E U F  
 F  
 O  
 U  
 C  
 A  
 U  
 L  
 D

DERNIÈRES PAROLES : Madame Louise de France,  
 fille de Louis XV.

## MOTS EN COUPE :

C H A P E L L E R I E  
 A V E L I N I E R  
 B A T E L E T  
 C O U R A G E  
 C O R N E  
 M E R  
 T  
 E  
 C R I  
 R  
 E  
 E S T  
 B O T T E  
 C A P R I E R  
 B O U T E I L L E

## MOTS EN ESCALIER :

E S T  
 S U R  
 T R E V E  
 V A S  
 E S O P E  
 P I C  
 E C R I N  
 I L L E  
 N E Z

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 14, rue Drouot.

Paris. — Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.